



LES CHEVALIERS
DU LION.
TOME IV.

LES CHEVALIERS

DU LION,

HISTOIRE PUISÉE DANS LES ANNALES
DU XIIIe. SIÈCLE;

Traduit de l'allemand.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

Chez MARCHAND, libraire, Palais du Tribunat,
1re. galerie de bois, près le passage de Valois,
n°. 188, et au passage Feydeau, 24.

AN XIII.

LES CHEVALIERS
DU LION.

QUAND Henri, qui était parti pour chercher les autres chevaliers, revint avec Louis et Viesenborn, il trouva déjà Frédéric dans les bras de son épouse, et bientôt son exemple fut suivi par les autres chevaliers. C'était le triomphe, c'était la jouissance la plus pure de l'amour conjugal. Quand, rendus à eux-mêmes, ils purent s'interroger mutuellement sur les causes, sur la possibilité de tant de bonheur, ils n'apprirent point sans la plus vive surprise, sans effroi, l'héroïsme de ces tendres épouses, leur résolution extraordinaire, les dangers qu'elles avaient déjà courus, ceux auxquels elles vou-

laient s'exposer encore. Frédéric fut le premier qui rendit à ce projet inspiré par l'exaltation de l'amour, le tribut d'éloges qu'il méritait; mais il chercha aussi à démontrer ses nombreux hasards, les obstacles invincibles qui paraissaient s'y opposer.

AGNÈS.

Quand nous prîmes la résolution de vous suivre et de partager avec vous vos plaisirs et vos peines, je promis solennellement à mes compagnes de détruire, de m'élever contre tous les obstacles que vous tenteriez de nous présenter. Ecoutez-moi donc, et ne prononcez qu'après m'avoir entendue. Notre amour pour vous est plus grand que l'idée que vous vous en formez, plus vif que ne le méritent vos injustes remontrances. Des jours passés loin de vous, semés de soucis, d'inquiétudes et de chagrins, seront-ils la récompense de tant de tendresse? sé-

rons-nous condamnées à mouiller de nos larmes le pain qui devra prolonger une triste existence ? devons-nous affaiblir, détruire lentement les principes de notre vie, afin que, revenant un jour dans les châteaux de vos pères, vous ne retrouviez que nos tombeaux, pour y pleurer votre barbare obstination ? Vous avez promis de nous protéger : je viens vous sommer de garder votre parole. Vous avez promis de nous aimer : c'est dans vos bras que nous voulons vous faire souvenir de votre foi. Quel obstacle pourrait nous effrayer ? quelles peuvent être les suites de notre résolution ? sont-ce les traverses, les embarras d'un long voyage ? sont-ce les dangers de la guerre ? Hélas ! ces peines sont bien douces, en comparaison de celles attachées à la séparation cruelle dont vous nous menacez ! Gardez-vous de chercher à nous décourager par l'image

de la mort : avec vous, elle est tout au plus possible ; elle n'est que vraisemblable : loin de vous, elle est certaine. Elle nous frapperait d'ailleurs dans vos bras, qu'elle serait douce et la plus desirable de toutes....... Notre choix fut bientôt fait : pouvions-nous balancer ? En deux mots, nous remplirons nos devoirs d'épouses et d'amies ; malheur à ceux qui oseraient se montrer à nous comme les ennemis du plus juste des sentimens, et du seul bonheur qui nous soit cher !

FRÉDÉRIC (*montrant Claire et Euphrosine*).

Regarde ces deux femmes, la vue de leur état détruira toutes les raisons que tu allègues !

AGNÈS.

Elles sont enceintes, je le sais, et c'est parce qu'elles ne veulent point nourrir de leurs larmes les gages de

votre tendresse, qu'elles ont pris le parti de vous suivre. Osez les renvoyer, si vous le pouvez! faites périr à la fois la mère et l'enfant, si vous en avez le cruel courage!

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu, soutiens ma raison!... Le défaut absolu des soins et des aisances de la vie, n'entraînera-t-il point leur mort certaine?

AGNÈS (*s'appuyant sur le bras de Henri*).

Où reposerais-je avec plus de douceur? Le chagrin et les peines de la vie pourraient-ils m'atteindre ici?

FRÉDÉRIC.

Parlez, prononcez, mes amis; votre résolution guidera la mienne.

TOUS, (*embrassant leurs femmes*).

Elles partiront avec nous!

FRÉDÉRIC.

Quoi, les combats, la mort ne vous effrayeraient pas pour elles ?

CLAIRE.

Non, nous ne chercherons point à retenir, à amollir votre courage. Vous combattrez sans nous : mais, retirées dans un château fort, voisin du théâtre de la guerre, nous serons placées de manière à pouvoir vous voir quelquefois, à recevoir de vos nouvelles, et à ne point vivre dans des inquiétudes plus cruelles cent fois que la mort.

FRÉDÉRIC.

Vous triomphez, je n'ai plus rien à dire : tu me suivras, Claire ! Dieu veuille que je te rende un jour, saine et sauve, aux contrées qui t'ont vue naître !

AGNÈS (*avec transport*).

Eh bien, dira-t-on encore qu'il y a des obstacles pour l'amour?

LOUIS.

Mais que diront les autres chevaliers?

AGNÈS.

Votre réponse à leurs questions sera bien facile : dites-leur que pendant que nous vivions séparées de vous et détenues dans le monastère par les chevaliers noirs, nous avons promis solennellement de visiter la terre sainte, en cas que nous fussions assez heureuses pour recouvrer la liberté : que, rendues à vous, les prêtres ont refusé de nous dégager de ce serment, et que nous venons par conséquent en remplir les obligations. Cet incident coupera court à toutes leurs réflexions.

FRÉDÉRIC.

Les pères connaissent-ils votre projet? l'ont-ils approuvé?

AGNÈS.

Nous avons eu soin de les en instruire par une lettre remise à une personne de confiance. Mais pourra-t-il leur rester des doutes et du chagrin, quand vous les informerez vous-mêmes de notre arrivée près de vous, et de la pureté des motifs qui nous y ont conduites?

Quel parti pouvaient prendre les chevaliers? L'admiration succéda à l'étonnement. Tant de fermeté, une tendresse si courageuse, ne pouvaient que les subjuguer : ils le furent; on envoya des messagers aux pères, pour calmer leurs inquiétudes. Nos héroïnes furent reçues avec transport au milieu du cortège, et la marche continua. On arriva sans accidens en Sicile, mais les chevaliers n'y

trouvant pas encore les vaisseaux qui devaient les transporter à Saint-Jean-d'Acre, furent obligés de s'arrêter et d'attendre. Frédéric, qui se souvint de l'avis que lui avait donné le vieux comte, s'apprêtait à gagner la capitale, pour y présenter son hommage au jeune roi, quand un varlet lui annonça qu'un écuyer étranger demandait à lui parler en secret. Frédéric se le fit amener.

L'ÉCUYER.

Honneur à vous, chevalier du lion: depuis long-tems la renommée de votre union formidable a retenti jusqu'à moi, mais, grâces en soient rendues à votre bonté, vous êtes le seul chevalier de cet ordre que j'aie eu le bonheur de voir jusqu'à présent.

FRÉDÉRIC.

Qui êtes vous? quel est votre nom?

L'ÉCUYER.

Je ne suis qu'un pauvre écuyer: mais né, élevé en Allemagne, j'ai conservé le plus tendre amour pour ma chère patrie. Jamais pélerin allemand, obligé d'attendre sur ces côtes, n'a pu échapper à mes vifs empressemens, à l'ardeur de ma curiosité sur ce qui se passe au-delà des monts. Les éloges qu'on n'a cessé de faire de vous, de vos prouesses dans ces tems orageux, de votre zèle sur-tout pour la défense de l'innocence, pour le repos de la Souabe, pour le maintien de l'autorité de Philippe, rien, chevalier, rien ne m'a été caché, et vous voyez devant vous le plus grand de vos admirateurs.

FRÉDÉRIC.

Oui, nous tâchons de remplir nos devoirs...... Seriez-vous sans service, peut-être?

ÉCUYER.

Je vous entends : vous avez l'air de croire que l'intérêt a dicté mes éloges ; mais désabusez-vous : engagé au service du roi Frédéric, c'est par ses ordres que je suis venu visiter ces côtes ; heureux sans doute d'avoir pu, en vous voyant, satisfaire une ancienne et juste curiosité.

FRÉDÉRIC.

Que fait votre roi ? il me semble avoir entendu dire que son sort n'était point digne d'envie.

L'ÉCUYER.

Le dernier de ses écuyers est moins à plaindre que lui. Opprimé par les grands de ses états, qui dévorent la substance des peuples, le vain nom de roi est tout ce qu'on lui laisse. Il est jeune, mais son âme est fière ; il s'indigne contre cette usurpation odieuse. Les intrigues

des comtes de Molise et de Zélano ont réduit jusqu'à présent à de simples promesses les secours qu'il est en droit d'attendre de ses alliés. Les Gênois seuls ont armé quelques galères en sa faveur : je me suis rendu dans ce port pour les recevoir ; mais je crains bien que notre attente ne soit encore trompée.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi Frédéric ne s'adresse-t-il point aux Allemands ?

L'ÉCUYER.

Le peut-il ? quel serait son succès ? votre nation ne l'a-t-elle point abandonnée ? Son père l'a fait élever à la dignité de roi des Romains, et vos princes cependant ont donné l'empire à Philippe, à ce Philippe qui ne devait être que le tuteur de ce jeune prince son neveu. Si votre propre union, cette

union qui se pique de tant de justice ! s'est liguée contre lui, je vous le demande, que peut-il, qu'ose-t-il espérer ?

FRÉDÉRIC.

Sont-ce là réellement les sentimens de votre roi ? pense-t-il ce que je viens d'entendre ?

L'ÉCUYER.

N'en doutez pas.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, partez, hâtez-vous de le tirer d'une erreur si offensante pour une nation généreuse. Nous avons donné, il est vrai, la couronne impériale à Philippe ; mais dans les circonstances affreuses qui nous pressent de toutes parts, il nous fallait un homme mûri par l'âge et par l'expérience ; un enfant pouvait-il nous convenir ? Sachez d'ailleurs que ce fils de Henri sera le successeur de Philippe : ce dernier ne règne

qu'à cette condition. Député par mon union, je venais à Messine porter à Frédéric l'assurance de nos sentimens, le prier de nous conserver les siens, le sommer d'être un jour le libérateur de l'Allemagne, le pacificateur de sa patrie.

L'ÉCUYER.

Ces sentimens, sans doute, seraient bien propres à le combler de joie; mais de quelle utilité réelle seront pour lui de stériles assurances? Vingt fois déjà il en a reçu de pareilles: on s'y est borné; quelle est la puissance qui lui garantit l'effet des vôtres?

FRÉDÉRIC.

Ah! si notre bonne volonté pouvait suffire, dès aujourd'hui ses ennemis seraient à ses pieds.

L'ÉCUYER.

Mais si, parlant en son nom, je vous

démontrais la facilité de l'entreprise, pourrais-je compter sur l'effet de ces promesses généreuses ?

FRÉDÉRIC.

Mais vous qui me parlez, que je vois pour la première fois, qui me garantira la pureté de vos propres intentions ? Suis-je sûr que les ennemis de Frédéric, alarmés de nous voir en Sicile, ne vous ont point envoyé pour connaître nos sentimens, pour épier nos démarches ? Malheur à celui cependant qui oserait braver le courage du lion ! sachez qu'il marche à découvert ; oui, ses chevaliers ne craignent point de vous dire qu'ils honorent en Frédéric leur futur empereur, que leur devoir est de le protéger et de le défendre, qu'ils le défendront !

L'ÉCUYER.

Vous me jugez mal. Serviteur fidèle de mon roi, je déteste ses cruels enne-

mis. M'autorisez-vous à lui rendre compte de vos dispositions ?

FRÉDÉRIC.

Oui, et vous pouvez ajouter qu'il sera le maître de disposer de tous nos moyens, tant que nous serons forcés de rester sur cette côte. Plût à Dieu qu'un vœu impérieux ne nous entraînât point ailleurs ! il nous verrait toujours marcher à ses côtés, et combattre sous sa bannière.

L'ÉCUYER (*transporté*).

Ah ! je l'ai donc trouvé enfin l'ami que je cherchais depuis si long-tems ! que je vous embrasse, noble, généreux chevalier ! ne vous dérobez point à mes transports, je suis Frédéric, c'est le roi lui-même......

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous ?.... Frédéric....

LE ROI.

Oui.

FRÉDÉRIC (*ployant le genou*).

Mon seigneur et maître !

LE ROI.

Non, non, sur mon cœur, dans mes bras !... soyez mon père, protégez votre fils ; je le suis, je le serai... Cette nuit, pendant que les suites d'une débauche tenaient mes gardiens endormis, j'ai réussi, couvert de ces méchans habits, à me sauver d'une forteresse située près de Messine. J'ai eu le bonheur d'atteindre cette côte, où j'espérais trouver un vaisseau qui pût me transporter à Gênes.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! vous quitteriez vos états.

LE ROI.

Oui, mais ce sera pour y reparaître bientôt à la tête d'une troupe de braves amis. Depuis trop longtems je suis le triste

prisonnier de mes tuteurs, les comtes de Molise et de Zélano. On les hait, mais ils sont craints. Instrumens passifs de leur ambition, je suis forcé d'obéir aux ordres qu'ils donnent en mon nom : mon pauvre peuple gémit sous le poids des impôts, qui ne servent qu'à leur acheter de nouvelles créatures, et à affaiblir mes droits. Ma patience a été poussée à bout, j'ai tout hasardé, une heureuse étoile m'a secondé, me voici!

FRÉDÉRIC.

Cette démarche courageuse répond à l'opinion que depuis long-tems l'Allemagne a de vous. Montrez-vous à votre peuple, seigneur, parlez lui de l'oppression dans laquelle on vous a laissé languir, et, j'en suis sûr, vous rentrerez dans tous vos droits.

LE ROI.

Oui, je crois pouvoir compter sur

mon peuple, mais il est courbé sous le joug; si je parois seul, sans préparation, sans appui, on craindra de se compromettre, parce qu'on doutera de l'issue, je retomberai dans les mains de mes cruels tyrans, et mon sort n'en deviendra que plus affreux. Ah, si deux cens hommes armés seulement pouvoient me seconder!.... Quelques pêcheurs que j'ai rencontrés pendant que j'errois sur le rivage, m'ont parlé de votre arrivée; ils s'étendaient avec complaisance sur la mine guerrière de vos chevaliers, sur la singularité de votre costume.... J'ai reconnu l'union du lion, et mon cœur fut transporté de joie.

FRÉDÉRIC.

Votre confiance nous honore, nous connoissons nos devoirs, parlez, comment faut-il les remplir?

LE ROI.

Je serai roi demain, si vous m'accordez le secours de votre bras. Sachez que Molise et Zelano se livrent dans ce moment aux plaisirs de la bonne chère, dans un château ouvert et peu éloigné d'ici. Avec un peu d'audace, nous sommes sûrs de les prendre, et peut-être même sans effusion de sang. Les lâches, vous les verrez trembler et me demander grâce, quand je les aurai eu en mon pouvoir. Leurs partisans déconcertés, par cet acte de vigueur, se sauveront de la Sicile, ou seront les premiers à reconnoître mon autorité.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus qu'une demande à vous faire : vous sentez-vous assez fort pour soutenir seul, le poids d'une couronne, pour combattre seul le crime, l'intrigue, la flatterie qui vont vous assiéger et vous

tendre des pièges ? L'honneur de notre union m'est confié..... Pardonnez cette question à mon devoir... Ah, si j'allais vous rendre plus malheureux que vous ne l'avez été !

LE ROI.

La nature m'a donné du courage, et l'adversité a mûri mon jugement : j'aime mon peuple ; croyez-vous qu'il puisse perdre au change ?

FRÉDÉRIC.

Veuillez m'attendre ici, vous ne tarderez pas à me revoir, et ce n'est point en vain que vous aurez compté sur nous.

Frédéric se hâta de rejoindre ses chevaliers, qu'il instruisit de l'événement, et qu'il trouva tous disposés en faveur du jeune roi. Cependant la prudence ordinaire des membres de l'union ne les abandonna point dans une occasion si

importante : personne ne connaissait le roi, et on avait entendu dire au capitaine des chevaliers noirs, qu'il avait vu autrefois ce jeune prince. Cette circonstance engagea Frédéric à l'admettre au conseil et à lui demander son avis. Il promit avec empressement l'assistance de ses chevaliers; il représenta que la reconnaissance du roi pour un si grand service, ne manquerait point de le rendre favorable à leur propre expédition dans la terre sainte. Il donna sur-tout à entendre, qu'on trouverait probablement et gratuitement dans ses ports, les vaisseaux que les Vénitiens n'accordaient qu'au poids de l'or. Quoique cette raison intéressée déplût à la franchise naturelle et à la générosité de Frédéric, il crut cependant devoir accepter l'offre du capitaine, et il alla avec lui retrouver le jeune roi qui les attendait sur la plage. On le reconnut au premier abord : il sourit

de la précaution que les chevaliers avaient prise, mais comme elle lui garantissait en même-tems la sincérité de leurs intentions, il fut le premier à en faire l'éloge.

Tout étant prêt pour l'expédition, le roi s'offrit lui-même à être le guide des guerriers. On atteignit heureusement le château des comtes, et il fut cerné sur-le-champ. Mais depuis plusieurs heures, la fuite de Frédéric avait jeté l'alarme parmi les convives : ils délibéraient dans cet instant sur les moyens de s'assurer de rechef de sa personne, et la sommation du roi fut reçue avec insolence et fierté. On sonna la charge : les assiégés furieux cherchèrent à se faire jour, l'épée à la main, le sang coula, quelques chevaliers furent tués; d'autres grièvement blessés, mais l'intrépide lion renversa bientôt ces audacieux qui furent tous désarmés et conduits

à combattre contre dix ennemis à la fois. Quant à moi, pressé, environné de toutes parts, poussé par une force irrésistible vers le fleuve, mon cheval se précipita.....

ADÉLAÏDE.

Que dites-vous, grand Dieu !.....

LOUIS.

Dans le même instant, un coup de lance me prenant au défaut de la cuirasse, m'ouvrit le flanc : je fus désarçonné, j'allais périr dans les flots, si mon pied ne fût resté engagé dans l'étrier. Le cheval m'entraîna ainsi en nageant jusque sur la rive opposée, où quelques varlets qui venaient également d'aborder, me recueillirent et me tirèrent de la foule. Dès que je fus revenu à moi, je m'efforçai de revoler au combat, mais on m'annonça que tout était fini. Quelques chevaliers avaient réussi

à sauver le roi : tous les autres sont tombés sous l'épée de l'impitoyable Sarrazin.

AGNÈS.

Et mon Henri, sans doute, a partagé cet affreux sort ?

LOUIS.

Il combattait dans l'une de ces deux troupes.

AGNÈS (*s'appuyant sur l'épaule de Louis*).

Pardonnez, vous avez combattu en homme d'honneur...... la veuve d'Henri n'a point de reproches à vous faire.

LOUIS.

Je réponds de moi et de tous mes compagnons ; aucun d'eux n'est revenu sans blessures : ce n'est qu'en frémissant de rage qu'ils se sont vu forcé de quitter prise.

AGNÈS.

Oh ! j'en suis sûre : pardonnez à ma

douleur !..... mais n'avez-vous donc aucune consolation à nous offrir ? l'infortunée Claire n'a-t-elle rien à espérer ? pourquoi Frédéric et Henri ne se trouveraient-ils point parmi les chevaliers qui ont sauvé le roi ?

LOUIS.

A Dieu ne plaise que je veuille détruire cet espoir ! on les a vus d'ailleurs combattre aux côtés de ce prince.

AGNÈS (*cherchant à ranimer Claire*).

Reviens à la vie, compagne de ma douleur et de mes peines ! reviens, j'espère encore.

CLAIRE.

Vit-il ? où l'a-t-on vu ? où ?

AGNÈS.

Aux côtés du roi, et le roi est sauvé.

CLAIRE.

Ah ! mon fils !..... son père.....

le roi..... où sont les chevaliers qui l'ont sauvé ?

LOUIS.

On s'accorde à dire qu'ils se sont retirés vers Acre, pour y rassembler les débris de l'armée chrétienne.

AGNÈS.

Et qui nous arrête? nous leur devons nos secours, notre présence : à quoi servent nos stériles gémissemens ?

LOUIS.

Moi-même je serais votre guide, si des dangers plus grands encore ne menaçaient le succès de cette entreprise. La cavalerie légère des Sarrazins nous suit pas à pas : à peine avions-nous atteint une vallée, que nous voyions sur le sommet de la colline, briller le fer de leurs lances. Ce matin encore, des pélerins nous ont assuré que l'ennemi

s'était avancé de Cana jusqu'aux portes d'Acre. Sans doute les barbares ne vous obtiendraient qu'avec notre vie, mais peut-on envisager sans frémir le sort qui vous serait préparé ?

VIESENBORN.

Qu'on me donne un cheval frais, je cours au port, et l'on m'en verra bientôt revenir avec des nouvelles positives.

EUPHROSINE.

Gardez-vous-en bien : soyez à votre épouse, à votre enfant.

UN CHEVALIER.

C'est bien dit. Je suis libre, seul dans le monde : soyez tranquilles, Dieu me protégera : il faudrait que je fusse bien malheureux, si je ne revenais bientôt d'Acre en état de vous tirer de cette cruelle incertitude.

AGNÈS.

Oui, la providence dirigera le succès de votre généreux dessein.

CLAIRE.

Comptez sur mon éternelle reconnaissance, et sur celle de mon enfant.

LE CHEVALIER.

Ah! si je puis rendre vos époux à votre tendresse, je me trouverai assez récompensé.

Il partit, et l'œil avide des femmes le suivit dans la plaine, jusqu'au moment où il se perdit sous les arbres. La nuit vint, mais le chevalier ne reparut point, et la douleur redevint générale. Elle atteignit son comble, quand, bientôt après, les gardes annoncèrent que le bruit des armes se faisait entendre dans la vallée. Etaient-ce des amis ou des ennemis? comment parvenir à les

distinguer? la nuit était profonde, le danger menaçait : cruelle incertitude! L'aurore parut enfin, le moment décisif s'approchait, tout courut sur les murs, tous les yeux étaient fixés sur la vallée. Des milliers de lances présentaient leurs fers étincelans. On ne pouvait méconnaître les Sarrazins. Bientôt le cri d'alarme des varlets, semblable à la trompette du jugement, vint en frémissant l'annoncer aux femmes désolées. On les fit rentrer dans leurs appartemens.

Les chevaliers ne tardèrent point à se convaincre que l'ennemi avait entièrement cerné le château. Comment le sauver? en comptant même les écuyers, on ne trouvait que deux cents quinze combattans: ils étaient tous à la vérité, pleins d'ardeur et de courage, mais pouvaient-ils se dissimuler qu'ils allaient nécessairement bientôt trouver leur mort sous les ruines de la place? Cependant

on ne négligea rien de ce qui devait préparer la plus opiniâtre défense. Le château était placé sur le sommet d'un roc très-élevé et partout inaccessible. Un seul sentier conduisait par d'innombrables circuits vers la porte dont trois pont-levis défendaient l'approche. Cette certitude ranime tous les esprits : on vit que ce point seul étant à garder, on pouvait sans risquer de s'épuiser attendre le moment où les chrétiens d'Acre viendraient sans doute dégager les assiégés. Déjà les postes étaient distribués, quand le son d'une trompe et la vue d'un drapeau blanc annoncèrent un parlementaire. Des sarrazins ayant au milieu d'eux un Grec prisonnier, fûrent introduits avec les précautions d'usage, et déclarèrent que si les chrétiens voulaient remettre le château et leurs trésors, ils auraient la vie sauve.

Quel moment pour les chevaliers!

leur consentement délivrait ce qu'ils avaient de plus cher et terminait toutes leurs inquiétudes : mais la demande même de l'ennemi les instruisit du parti qu'ils avaient à prendre. Ils apprenaient que les chevaliers du temple avaient renfermés dans le château, leurs richesses et des vases sacrés d'un grand prix. « Annoncez à vos chefs, dit Louis, que des hommes défendent cette place : ils ne veulent point d'une liberté qu'il faudrait acheter par la perte de l'honneur. La mort est préférable : nous sommes accoutumés à la regarder sans effroi, quand il est question de notre devoir.

LE GREC.

Craignez que de tardifs regrets ne viennent punir votre témérité. Voyez cette plaine, comptez-y, si vous le pouvez, les braves guerriers qui y campent.

Comment leur résisterez-vous avec cette poignée de monde ?

LOUIS.

C'est là notre affaire. Comtemplez à votre tour ce roc inaccessible ; cet unique sentier où vos milliers de soldats ne trouveront dans leur nombre qu'une mort plus certaine.

LE GREC.

Et vous mêmes, êtes vous immortels ? Quelle puissance vous mettra à couvert de nos traits ? Vous abusez de la bonté de notre capitaine. Temblez de le pousser à bout ! Il a fait serment d'être maître de cette place avant l'arrivée du sultan à l'armée, et dans deux jours on y attend ce prince redoutable.

LOUIS.

Nous lui apprendrons que ce n'est

point par des sermens qu'on prend les places fortes.

LE GREC.

Est-ce là votre dernier mot ?

LOUIS.

Oui.

LE GREC.

Vous venez de vous dévouer à la mort ; déjà elle plane sur vos tetes. Adieu.

Les sarrazins baissèrent ensuite le drapeau de la paix, et se hâtèrent d'aller annoncer à leurs chefs la résolution des chevaliers. Cette résistance inattendue alluma toute leur fureur : on sonna aussitôt la charge. Pendant deux jours entiers le carnage ne se rallentit point, et quoique les chevaliers n'eussent à défendre qu'un seul passage très-étroit, ils auraient succombé à la fatigue, si l'attaque se fut prolongée. Mais vers le soir un bruit tumultueux se fit enten-

dre dans la vallée: Coradin venait d'arriver, et les combattans se retirèrent, par ses ordres sans doute. Les chevaliers eurent le loisir de panser leurs blessés, de compter leurs morts et de réparer les brêches. Cinquante braves chrétiens avaient succombé; plusieurs étaient grièvement blessés et faisaient pressentir qu'une reprise de combat laisserait bientôt la place sans défenseurs. Ils envisagèrent avec fermeté ce cruel moment, offrirent aux femmes des motifs de consolation auxquels ils avaient eux-mêmes peu de confiance, et se préparèrent à un nouvel assaut, qui cependant à leur grande surprise n'eut pas lieu. L'armée des sarrazins se renforçait chaque jour, mais ne faisait aucun mouvement : elle observait seulement avec la plus exacte vigilance tout ce qui pouvait tenter de se glisser dans la place ; du reste, les chevaliers

n'éprouvaient aucune gêne, ils pouvaient en toute assurance prendre les dispositions qu'ils jugeaient convenables au maintien de leur position. Cette tranquillité apparente durait depuis dix jours quand le châtelain vint, la pâleur sur le front, annoncer que le seul puits qui fournissait de l'eau à la place était tari. Les chevaliers effrayés y coururent et ne trouvèrent la fatale nouvelle que trop vraie. On chercha en vain à découvrir la filière de la source, dans l'espoir qu'une cause accidentelle peut-être avait amené ce funeste accident: mais toutes les peines qu'on se donna à cet effet furent inutiles. La chaleur d'ailleurs étant aussi excessive dans cette saison de l'année que la pluie y était rare, on se représentera aisément quelle dut être la consternation des assiégés. Le vin dont on avait provision suffisante pour servir de simple restaurant,

ne pouvait aider à étancher la soif au delà de quinze jours. On résolut de le ménager avec la plus sévère économie : les blessés, les femmes seules en recevaient la quantité nécessaire. Quant aux chevaliers, ils n'en prenaient que ce qu'il fallait absolument pour ne pas périr de soif. Malgré ces précautions, chaque jour augmentait la détresse. Les chevaux et tous les autres animaux succombèrent en peu de tems. Les chevaliers eux-mêmes, hors d'état de faire cuire leurs alimens, en proie à une soif dévorante que la chaleur du vin ne faisait qu'augmenter, se virent bientôt réduits à la plus horrible situation.

Celle des dames ne devenait pas moins déplorable : Claire et Euphrosine surtout, indépendamment des souffrances qui leur étaient personnelles, avaient encore à lutter contre les inquiétudes que leur donnait le sort qui menaçait

leurs pauvres enfans. Le ciel en eut pitié : il retira à lui ces innocentes créatures, et malgré le déchirement qu'en éprouva le cœur des mères, elles remercièrent la providence qui délivrait leurs enfans d'un esclavage aussi dur qu'inévitable. Comme les chevaliers inébranlables dans leurs sentimens de générosité n'avaient de soin que pour elles, comme ils leur prodiguaient tout ce qui pouvait alléger l'horreur de leur situation, elles étaient à peu près dans le château les seules personnes dont la santé ne fût point altérée. Les annales dans lesquelles j'ai puisé cette histoire, assurent positivement que bienfaisantes à leur tour, Euphrosine et Claire rafraichirent souvent du lait de leur sein Viesenborn et Louis, dans les momens où succombant à leur épuisement, ils ne pouvaient plus être conservés à la

vie que par ces soins touchans de la nature et de la reconnaissance.

Une lune entière s'était écoulée : une seule outre de vin, destinée aux plus pressans besoins des dames, restait encore. Les chevaliers ne voyaient plus que la certitude d'une mort affreuse et prochaine. Aucune nouvelle d'Acre : l'armée impénétrable des ennemis interceptait tout ce qui se présentait, et son inaction paisible ne prouvait que trop qu'elle était instruite de l'extrême détresse des assiégés. Les dames attentives à tout, à qui rien n'échappait, s'aperçurent bien vîte de l'état affreux dans lequel se trouvaient les chevaliers : leur épuisement, leurs pas chancelans, leur pâleur, en étaient des signes non équivoques. « Nos provisions les plus nécessaires sont consommées, leur dit Claire, la mort s'approche, c'est envain, que vous vous efforcez de nous le

cacher. Cette mort serait terrible et pour vous et pour nous. Pourquoi balancer? Vous avez fait votre devoir : que risquez-vous d'arborer le drapeau blanc et d'écouter les propositions que vous a faites l'ennemi ? »

QUELQUES CHEVALIERS.

Nous avons appris à mourir, mais non à ramper ou à mendier la pitié.

CLAIRE.

N'avez-vous point rempli tout ce que l'honneur le plus sévère est en droit d'exiger? Pouvez-vous résister aux décrets de la providence? Chers amis, que feriez-vous, si, dans votre état d'épuisement, l'ennemi sonnait la charge et montait à l'assaut?

LES CHEVALIERS.

Nous mourrions en combattant. Cette épée ne peut sortir volontairement de

nos mains, nous l'avons juré. Épargnez nous donc la vue de vos larmes, ne cherchez point à amollir un courage que la mort seule peut éteindre. Peut-être verrons-nous d'ailleurs arriver le secours d'Acre, avant que la provision de vin ne soit entièrement épuisée.

CLAIRE.

Et si ces dernières espérances aussi sont trompées ?

UN CHEVALIER.

Aucun serment ne lie les dames. Vous pourrez alors accepter ce qu'il nous est ordonné de refuser.

CLAIRE (*avec amertume*).

Honneur aux nobles chevaliers ! Quelle grandeur d'âme dans leurs procédés ! Ils n'osent remettre l'épée au vainqueur, mais ils peuvent abandonner leurs épouses à des barbares, et se

croient quittes de tout en méprisant la mort. Mais détrompez-vous ; à mon tour je fais serment de ne plus accepter une goutte de vin, si vous ne le partagez avec nous.

AGNÈS

J'aurai bientôt terminé ce différent : je vous prouverai qu'une femme sait mourir.

Elle partit alors avec célérité, et revint de même. J'ai trouvé, dit-elle, d'un air triomphant, et j'ai détruit l'objet de votre cruel dévouement. Allez maintenant examiner ce vin qui devait soutenir notre misérable vie pour la dévouer à l'infamie ! Quelle jouissance pour moi, mes amies, quand je l'ai vu couler et se perdre dans cette terre de malédiction et de honte. « Les chevaliers confondus, consternés, se retirèrent dans un morne silence, et ne confièrent

plus qu'à la main toute-puissantes de la divinité ces femmes fortes et généreuses.

Viesenborn fut le seul, qui au commencement du troisième jour, après cette scène de douleur, crut être obligé par devoir même, de prendre une autre résolution. Le spectacle de sa femme mourante qu'il venait de quitter, révolta tous ses sens : j'ai fait serment, se dit-il, de ne point remettre les armes, mais cette obligation serait-elle donc plus sacrée que celle de sauver la vie à mon épouse, qu'aux pieds même des autels, j'ai promis de protéger et de défendre ? A qui fais-je tort d'ailleurs? Notre mort livre cette forteresse et déshonore nos épouses.... Non, cette grandeur d'âme si vantée ne serait qu'un crime !... Il dit, et dans le transport qui l'agitait, il courut planter le drapeau blanc sur les murs du château.

Immédiatement après, on vit avancer une troupe de Sarrazins; eh bien, dit l'interprète qui les conduisait, la soif a-t-elle délié vos langues? vous livrez-vous à la discrétion de notre invincible sultan?

VIESENBORN.

Annonce lui, que seul il connaîtra notre résolution.

L'INTERPRÈTE.

J'y consens, mais je doute qu'il juge digne de sa grandeur, de vous faire éprouver encore une bonté que vous avez si fièrement dédaignée.

L'interprète partit, et revint bientôt accompagné de Coradin.

CORADIN.

Chrétien, quel est ton dessein (1)?

---

(1) Nourri par une esclave chrétienne, il en avait appris la langue allemande.

Sache que, toute prière sera inutile, si la remise du château n'en est pas l'objet. Vous avez abusé de ma clémence. Je n'écouterai aucunes conditions : ma volonté seule règlera tout. Je suis instruit, je sais que depuis une lune, vous manquez d'eau, car c'est moi qui en ai fait détourner la source. Vos forces sont épuisées : depuis plusieurs jours, vous seriez en mon pouvoir, si je n'avais fait serment de ne plus exposer la vie du moindre de mes soldats. Où sont tes camarades ? Tu en es le dernier peut-être, qui soit en état de me parler ?

VIESENBORN.

Ah, plût à Dieu qu'il en fût ainsi, vous ne verriez point ce drapeau flotter sur ces remparts ! mais ils renferment aussi des femmes, et, parmi elles, se trouve mon épouse. Si votre cœur est susceptible de sensibilité, jugez de la

sienne : pour me suivre, elle a quitté l'Allemagne sa patrie: fatigues, rigueurs d'un climat brûlant, dangers de mille espèces, elle a tout bravé, et vous voudriez que je ne fusse point touché de tant d'amour? Vous exigeriez que je la visse périr, sans avoir le cœur déchiré? Infortunée Euphrosine! Elle m'avait donné un fils... il a péri à ses côtés.... J'ai étouffé ma douleur pour ménager la sienne, mais elle-même, la sensible créature, boira la mort à longs traits.... non c'est trop exiger... jurez moi par le Dieu que vous adorez, que vous pourvoirez aussitôt à leur pressans besoins, qu'elles seront libres ensuite de se rendre à Acre... A ces conditions; j'aurai peut-être la force encore de vous ouvrir la porte de ce château.

CORADIN.

C'est beaucoup demander.

VIESENBORN.

Très-peu, en comparaison des trésors que vous trouverez ici. Quelle offense vous ont faite ces faibles femmes ? serait-il digne de vous de leur refuser la vie et la liberté ?

CORADIN.

Je t'admire. Tu es mon prisonnier ; et tu me parles d'un ton de vainqueur. Qui m'empêcherait, dans cet instant même, d'assaillir ces murs que tu offres de me céder, et de m'emparer de ces trésors qu'on me présente comme une rançon ?

VIESENBORN.

Moi !...... Mes compagnons sont aux abois, j'en conviens, mais à mon premier signal, vous les verriez tous se traîner sur ces murs, et y mourir en combattant.

CORADIN.

N'es-tu pas du nombre des chevaliers qui combattirent contre moi dans les plaines de Césarée ?

VIESENBORN.

J'y étais.

CORADIN.

Montre-moi le pommeau de ton épée. (*En l'examinant.*) Eh bien, c'est à elle que tu vas devoir une ſaveur qu'aucune autre considération ne m'eût arrachée.

VIESENBORN.

Vous leur promettez la vie et la liberté ?

CORADIN.

Oui, oui, te dis-je ; mais crains d'exiger de moi toute autre assurance que celle de ma parole ! Coradin est accoutumé à la ſaire respecter.

VIESENBORN.

J'y compte, et je vais ouvrir.

CORADIN (*à ses officiers*).

Ne vous avais-je point dit que des chevaliers du lion formaient la garnison de ce château? Quels autres soldats auraient résisté si long-tems? Le prophète nous garde de rencontrer souvent de tels ennemis!

VIESENBORN (*de retour*).

Tous mes efforts ne peuvent réussir à débarrasser la porte, qui est fortement barricadée. Tâchez d'escalader ces murs, vous ne trouverez aucune résistance; je puis vous le dire, car j'ai votre parole. Ceux de nos braves soldats qui vivent encore luttent contre la mort. Hélas! l'intérêt que je devais aux femmes, m'a fait oublier celui que méritent ces infortunés. Coradin, je vous en conjure au

nom de cette épée que vous honorez, que je crois même voir pendue à votre côté : faites qu'eux aussi vous doivent la vie et la liberté !

CORADIN.

Non, je me garderai bien de nourrir un serpent dans mon sein : les femmes seules jouiront de la grâce que j'ai promise : les hommes seront mes prisonniers. Cet arrêt est irrévocable.

VIESENBORN.

Eh bien, pour sauver mon épouse, j'ai trahi mon ordre, j'ai vendu mes frères à l'ennemi, j'ai empoisonné leurs derniers instans par la vue de chaînes honteuses : regarde, Coradin, comme je sais m'en punir, et s'ils m'accusent, dis-leur qu'ils sont vengés !

En disant ces mots, Viesenborn se précipite sur la pointe de son épée et tombe sans connaissance aux pieds de

Coradin. Ah! ne devais-je point prévoir, s'écria douloureusement le sultan, qu'un héros vaincu ne pouvait mourir autrement! Ame généreuse, n'accuse point ma cruauté devant le trône de l'éternel, accepte pour expiation le serment que je fais d'exaucer ta dernière prière, en rendant la liberté à tout ce qui vit encore dans cette enceinte. Soldats, nous lui éleverons un trophée d'armes sur ces murs: nous le devons à sa valeur, à son noble dévouement, à notre exemple futur! — Coradin ensuite fit escalader les murs sur lesquels on parvint sans éprouver la moindre résistance: dix chevaliers seulement alarmés par le bruit des assaillans firent un foible effort pour mettre l'épée à la main, mais on les eut bientôt désarmés et mis hors d'état de nuire. Dès que la porte fut ouverte, Coradin entra et se fit conduire à l'appartement des dames. « Ne craignez

rien, leur dit-il avec un air de bonté et de respect, c'est un ami qui vient vous annoncer du soulagement et la liberté. Usez avec modération du premier, et faites-moi avertir quand vous voudrez vous servir de la seconde ». — Il se retira aussitôt, se dérobant aux expressions de leur vive gratitude.

Il alla ensuite annoncer la même faveur aux autres prisonniers, qu'il trouva tous dans la plus grande faiblesse. Louis se trouvait parmi eux : un coup-d'œil et un geste qui exprimèrent sa reconnaissance, engagèrent Coradin à s'approcher de lui.

CORADIN.

Tu es un de ceux que mon cœur honore, je le vois à ton armure.

LOUIS.

D'où nous vient tant de générosité et de bonté ?

CORADIN.

J'honore la valeur, même dans mes ennemis.

LOUIS (*avec crainte*).

Et les dames?

CORADIN.

Sont libres comme vous.

LOUIS.

Ah! seigneur, ce n'est pas des ennemis tels que vous que nous venions combattre ici.

CORADIN.

Quand tu auras réparé tes forces, tu pourras achever toi-même de dissiper toutes inquiétudes, en confirmant aux femmes la résolution que je leur ai déjà annoncée.

LOUIS.

Ah! cette parole généreuse a déjà

plus fait que tous les remèdes : permets que dès cet instant ma présence puisse les consoler.

CORADIN.

J'y consens. Annonce qu'une escorte sûre les accompagnera à Acre, dès qu'elles le jugeront à propos.

Louis alors rassembla toutes ses forces pour pouvoir annoncer cette heureuse nouvelle. Les dames le reçurent avec des transports de joie, sentiment qui, depuis si long-tems, n'avait animé leur cœur. Toutes leurs défiances disparurent, quand elles apprirent, par la bouche du chevalier, que la générosité du sultan accordait les mêmes faveurs aux hommes. On se perdait en conjectures sur les motifs d'une grandeur d'âme si rare dans un infidèle : mille questions se pressaient, succédaient les unes aux autres ; Euphrosine, sur-tout, ne lais-

sait point respirer Louis, vingt fois déjà elle lui avait demandé des nouvelles de Viesenborn, quand le sultan parut. Tout en lui annonçait la noblesse et la bonté.

CORADIN.

Mes ordres ont-ils été exécutés ? Vos craintes sont-elles dissipées ? Êtes-vous contentes ?

LES DAMES (*à genoux*).

Grand prince, notre reconnaissance...

CORADIN.

Levez-vous ! Ce n'est pas de vos chevaliers, que vous avez appris cette humble attitude. Ils exigent, et leurs vainqueurs mêmes leur obéissent... Encore une fois, êtes-vous contentes ?

AGNÈS.

Nous avions tout perdu : votre grandeur d'âme nous rend la liberté, la vie

et l'honneur ; que pourrions-nous encore desirer ?

EUPHROSINE.

Moi seule, infortunée que je suis ! j'ai encore à trembler pour les jours d'un époux : permettez que je le cherche parmi ceux que vous avez savez.

CORADIN.

Puissent vos vœux être remplis ! (*Elle sortit d'un pas chancelant, et le sultan ému la vit partir d'un air attendri*). Ah ! que ne donnerai-je point, si je pouvais le ranimer, si, créateur de leur bonheur, je pouvais jouir du charme d'une si touchante réunion !

Le sultan s'appuya sur une croisée en achevant ces paroles. Un sombre silence s'établit dans l'assemblée, et personne n'osait faire diversion au sentiment qui agitait ce prince généreux. La porte s'ouvrit tout-à-coup. Pâle, éche-

velée, hors d'elle-même, Euphrosine s'élance dans la salle. Elle cherche le sultan, elle le voit : barbare, s'écrie-t-elle d'une voix tremblante, pourquoi lui, lui seul est-il tombé sous tes coups? quel crime a-t-il commis pour être seul condamné à devenir l'objet de ta cruelle vengeance? Gardez-vous, mes amis, gardez-vous d'ajouter foi à ses promesses perfides! Il ne vous soulage que pour prolonger la durée de vos tourmens!

CORADIN.

Je m'étais attendu à cet effet de votre douleur, et je vous pardonne ce qu'elle vous inspire d'injuste à mon égard. Que la honte devienne désormais le partage de mes armes, si j'ai eu part à la mort du noble guerrier que vous pleurez, auquel moi-même, je ne puis refuser des larmes!...

Le sultan raconta alors tous les dé-

tails de la conduite de Viesenborn et ceux de son héroïque dévouement. Euphrosine, ajouta-t-il ensuite d'un ton noble, mais ferme, si, instruite comme vous l'êtes maintenant, du motif sublime de la mort de Viesenborn, vous versez encore une larme, vous n'êtes pas digne d'être l'épouse d'un tel homme!

EUPHROSINE (*s'essuyant promptement les yeux*).

Vous avez raison, il est mort en héros; comme tel je l'admire: (*de nouvelles larmes coulent*): mais je ne cesserai de pleurer mon époux.... Ah! si vous saviez avec quelle tendresse j'en étais aimée! Traitez ma douleur de faiblesse, accusez mon peu de courage, j'y suis soumise, mais laissez-moi ma douleur, mes larmes: permettez que je cherche dans la solitude, une consolation que je ne puis trouver qu'en me

livrant entièrement au sentiment de la cruelle perte que j'ai faite.

Elle se retira sur-le-champ dans un autre appartement. Claire s'apprêtait à la suivre, quand tout-à-coup ses yeux s'arrêtèrent sur la personne du sultan. On la vit d'abord pâlir, chanceler, tressaillir, le regarder fixément, et bientôt après se précipiter à ses pieds. Si vous daignez avoir pitié de moi, lui dit-elle, si vous ne voulez pas que je meurs victime de la plus horrible incertitude, permettez que j'examine votre épée !

CORADIN (*la relevant, et lui présentant l'épée*).

La voici ! quel peut être le sujet d'une si vive curiosité ?

CLAIRE.

Oui, c'est elle ! Voici mon chiffre ! Grand Dieu !.. Dites, parlez, seigneur, comment est-elle tombée entre vos mains ?

CORADIN.

Je l'ai conquise dans les champs de Césarée.

CLAIRE.

Ah, s'il en est ainsi, il est perdu pour moi! Vous n'avez pu l'obtenir qu'avec sa vie.... Réjouis-toi, Euphrosine, tu ne seras pas la seule à mourir de douleur.

CORADIN.

Détrompez-vous, il vit.

CLAIRE (*avec transport*).

Il vit! il vit, dites-vous? ah! répétez, je vous en conjure, répétez cette parole toute-puissante, prononcez-la avec le ton de la conviction, afin que je puisse le croire et bénir Dieu.

CORADIN.

Il vit, blessé, à la vérité.....

CLAIRE.

Blessé ? grièvement, mortellement sans doute, car cette épée, oui, cette épée ne serait point entre vos mains.

CORADIN.

Sa vie était en danger, j'en conviens, mais ses blessures se referment, sa santé se rétablit, vous pouvez m'en croire : avant-hier encore on m'en donna la certitude.

CLAIRE.

Dieu me préserve d'en douter !

AGNÈS.

Ce chevalier auquel vous prenez, seigneur, un intérêt si généreux, avait un frère......

CORADIN.

Que je connais aussi......

CLAIRE.

Que vous connaissez ? et..... vous hésitez !

CORADIN.

Non, j'admire seulement tant d'héroïsme d'un côté, et tant de tendresse de l'autre..... Quel a dû être votre bonheur! et pourquoi le troubler ainsi par tant de traverses et de dangers? pourquoi passer les mers pour enlever l'héritage d'un homme qui ne vous fit jamais la moindre offense?

AGNÈS.

Vous oubliez ma prière : vit-il ?

CORADIN.

Oui, digne et tendre épouse, il vit, et ses blessures aussi commencent à se raffermir.

AGNÈS (*plaçant la main sur son cœur*).

Je respire..... mon sang recommence à couler..... il vient, il approche le sentiment d'une joie qui n'a point de nom.... Mon Henri vit.... où vit-il? où est-il?

CORADIN.

A Césarée. Il serait possible cependant que, conformément à mes ordres, on les eût déjà transportés à Jérusalem.

CLAIRE.

Et que doivent-ils faire dans cette ville ?

CORADIN.

Ils sont mes prisonniers.

AGNÈS.

Vos prisonniers ?

CORADIN.

Oui, et ils le resteront aussi long-tems du moins que mon héritage ne sera point assuré. Cent de mes guerriers sont tombés sous leurs coups : en vain je leur ai crié merci, ils n'ont cessé d'égorger..... (*A Claire.*) Ne me faites aucune instance pour m'engager à chan-

ger de résolution : j'ai des devoirs aussi dont je ne puis me dispenser : j'aime sans doute à traiter honorablement un ennemi désarmé, mais peut-on exiger que je lui remette de nouvelles armes entre les mains ?

CLAIRE.

Ah ! si je pouvais du moins le soigner et le consoler !

CORADIN.

Je vous ai donné liberté entière, et je tiendrai ma parole. Césarée, Jérusalem, Acre, toutes ces villes vous seront ouvertes. Sachez seulement que cette dernière forteresse, déjà menacée, va vous offrir derechef tous les dangers d'un siége opiniâtre.

AGNÈS ET CLAIRE.

Nous partons pour Césarée ou pour Jérusalem..... et toi, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Ma place est près de mon époux.

CORADIN.

Vos chevaliers aussi pourront vous suivre, désarmés.

LOUIS.

S'il en est ainsi, notre devoir nous appelle à Acre.

CORADIN.

Pour y combattre votre bienfaiteur ! mais soit, je ne vous arrêterai point : quand vous aurez une seconde fois besoin de ma générosité, Coradin vous demandera ce que vous pouvez gagner à lui faire la guerre.

LOUIS.

Nous connaissons et nous savons estimer votre grandeur d'âme : mais libres de disposer de nous, l'honneur

nous permettrait-il d'être les simples témoins des exploits de nos camarades? Que deviendraient nos sermens? qui de nous oserait se remontrer aux chefs de notre union? Ah! le sort de Viesenborn serait mille fois plus digne d'envie! Mais, seigneur, plus d'un Sarrazin est retenu dans les prisons d'Acre: tout ce qui dépendra de moi sera consacré au soulagement de leurs maux, et je ne reprendrai les armes que quand un égal nombre de vos braves officiers pourra jouir de cette même liberté que nous devons à vos bontés.

CORADIN.

Vous le voulez, je vous entends..... vous serez satisfaits: mais restons amis tant que le sort nous permet de l'être encore. Si jamais cependant votre bonheur devient égal à votre valeur, n'oubliez point comment j'ai usé du mien.

Quelques-uns de ses officiers vinrent alors appeler le sultan : il quitta nos chevaliers, les laissant également pleins de reconnaissance et d'admiration. Il leur fallut quinze jours entiers pour se remettre de l'état de faiblesse auquel les horribles fatigues du siége les avait réduits : des dix qui restaient, deux succombèrent, et Louis lui-même ne dut la vie qu'aux soins extrêmes que Coradin fit prendre de lui. Ce généreux prince ne passait pas un jour sans les voir, sans les consoler ; et dans un de ces momens d'épanchemens qu'une estime réciproque fait naître, il leur confia qu'il obéissait lui-même à la puissance de l'amour, mais que jusqu'à présent, il n'avait eu qu'à s'en plaindre.

Quand le jour fixé pour le départ fut arrivé, Agnès et Claire se disposèrent à se rendre à Jérusalem, pendant que l'épouse de Louis et Euphrosine se

décidaient pour Acre. Coradin leur annonça, avant cette triste séparation, que le siége de cette dernière ville traînerait probablement en longueur, parce qu'une flotte chrétienne, arrivée de Chypre, en avait délivré le port, et poursuivi celle de Sapphadin jusqu'à Sidon. Ce n'est qu'à regret ajouta-t-il, que je verse le sang et que je vais continuer une guerre qui n'est point mon ouvrage et qui m'est odieuse. Ma valeur, je crois, ne vous est point suspecte, et la victoire a couronné la justice de ma cause, ainsi je puis, sans crainte, vous offrir une paix qui doit convenir à vos intérêts autant qu'aux miens. Il me semble que le principal motif qui vous amène en ces lieux, et qui vous fait braver tant de dangers, est l'envie de saluer et d'honorer la terre qui a vu naître et mourir le fondateur de votre religion. Eh bien, dites à vos frères que s'ils

veulent faire trêve à ces longues et sanglantes dissentions, je permettrai désormais à tout chrétien désarmé d'arriver en Palestine et de s'en retourner librement. Quant à ce qui vous regarde, vous allez trouver une escorte sûre et des chameaux chargés de tout ce qui vous est nécessaire : j'y ai même ajouté les vases sacrés que les chevaliers du temple avaient confiés à la garde de ce château. Nous adorons tous le créateur de l'univers : quand vous lui sacrifierez, souvenez-vous de votre ami Coradin. — Le sultan se déroba aussitôt à leurs empressemens, aux transports de leur reconnaissance.

La séparation se fit, et coûta bien des larmes. Les chevaliers, ayant Adélaïde et Euphrosine au milieu d'eux, prirent le chemin d'Acre. Agnès et Claire, montées sur des chameaux, escortées par une troupe de soldats ar-

més, servies par des esclaves empressés à prévenir leurs volontés, dirigèrent leur marche vers Césarée. Elles eurent le chagrin d'y apprendre que, depuis plusieurs jours, les chevaliers en étaient partis pour se rendre à Jérusalem, dont elles prirent aussitôt la route. Arrivées à Emaüs, elles se proposèrent de faire dresser leurs tentes sous des palmiers, pour visiter ce lieu célèbre par l'apparition du Sauveur à ses disciples; mais à peine s'étaient-elles mises en devoir d'exécuter ce projet, qu'on aperçut sur le grand chemin une troupe de cavaliers qui arrivaient à bride abattue vers le petit camp des dames. Déjà les défenseurs de celles-ci apprêtaient leurs armes, quand on reconnut la garde du sultan et le sultan lui-même. « Mahomet soit loué, s'écria-t-il avec fureur, celles-ci du moins sont en mon pouvoir! Qu'on les lie, et malheur à vous,

si elles viennent à s'échapper! Je cours à Jérusalem, vous les y conduirez sans délai.... Ah! traîtres, je devais vous connaître!.... ingrats! »

En disant ces mots, le sultan piqua des deux, et disparut bientôt de la vue des dames consternées, confondues, anéanties. Le respect des gardes, des esclaves, se changea aussitôt en dureté : elles furent remises garottées sur leurs chameaux; on leur refusa même la consolation de s'entretenir ensemble, et on les conduisit ainsi à Jérusalem. Des cachots souterrains y devinrent leur séjour : séparées, chargées de chaînes, en proie à toutes les douleurs d'une cruelle incertitude, elles ne trouvèrent quelque adoucissement dans leurs peines, qu'en songeant qu'elles les souffraient dans les mêmes lieux où l'homme-dieu avait bien voulu se soumettre aux plus sanglans outrages, et

à une mort infâme. Oserait-on se plaindre d'une injustice, quand on y est exposé à la vue du Calvaire ?

Mais avant de développer les causes et les suites de l'événement qui les a frappées, voyons ce que sont devenus les chevaliers que nous avons laissé blessés dans les champs de Césarée. Transportés dans cette ville par ordre du sultan, on leur prodigua des soins de toute espèce. Dès qu'ils furent en état de se soutenir, on les conduisit à Jérusalem : mais la vue de la ville sainte, qui les eût transportés dans toute autre occasion, ne put détruire les angoisses, les terreurs, dont ils étaient agités en songeant au sort qui menaçait les dames et l'armée chrétienne. Pendant leur séjour à Césarée, ils avaient été informés du siége du château de Dock, et cette affreuse nouvelle n'était point faite pour calmer leurs vives inquiétudes. Frédéric,

sur-tout, pour qui l'honneur de l'union était l'objet le plus sacré, celui de ses plus constantes sollicitudes, n'avait joui d'un instant de consolation et d'espoir, qu'en apprenant, par un écuyer, qu'on avait vu flotter la bannière de l'ordre, confiée à Eschenbach, parmi la troupe des braves qui avaient sauvé le roi Aimery de Lusignan. Du reste, les chevaliers étaient entièrement libres de leurs mouvemens à Jérusalem, et ils en profitèrent pour visiter tous les lieux saints. Ne pouvant plus combattre pour la gloire des chrétiens, ils priaient du moins pour leur prospérité. Un jour qu'ils étaient rentrés chez eux, pour y prendre le repas qu'on leur envoyait régulièrement des cuisines du sultan, ils trouvèrent sur un plat vide et couvert, un billet du contenu suivant: «Ce » soir, dès que le soleil sera disparu de » l'horison, rendez-vous à la maison

» où le Sauveur mangea autrefois l'a-
» gneau paschal ; je veux me convain-
» cre si mes yeux ne m'ont point trom-
» pée, si vous êtes ceux que je desire si
» ardemment de trouver. Vous m'atten-
» drez..... Peut-être pourrai-je enfin
» reconnaître..... mais vous serez ins-
» truits quand je serai sûre de mon
» fait. » Les chevaliers, étonnés, lurent à plusieurs reprises ce billet mystérieux, écrit à la vérité en allemand, mais d'une main très-incertaine, et avec de l'encre rouge. Son contenu cependant n'annonçant que des intentions bienfaisantes, ils résolurent de se rendre à l'invitation. En arrivant, la garde du sultan leur en refusa l'entrée : surpris au dernier point d'une défense si inattendue, si nouvelle, ils apprirent que la femme favorite du sultan, qui était chrétienne aussi, faisait ses prières dans cette maison, et que par conséquent aucun homme n'e-

sait en franchir le seuil. Pendant qu'ils étaient occupés à attendre dans l'avant-cour, cette femme parut tout-à-coup elle-même, et tout se prosterna le front contre terre. Les chevaliers seuls se détournèrent pour ne pas être obligés à cette attitude humiliante. Dès que la sultane eut disparu, ils entrèrent dans la maison; mais leur attente fut aussi inutile que longue, personne ne se présenta à leurs regards. Le lendemain, ils trouvèrent le billet suivant sur le même plat : « Votre exactitude au rendez-vous » me prouve que vous avez reçu et lu » mon billet. Je suis confirmée dans » l'opinion que vous êtes effectivement » ces Allemands insensibles avec les-» quels je desire m'entretenir. La sul-» tane a passé hier à votre portée avec » toute la pompe de sa cour, et vous » avez détourné les yeux, vous, à » qui plus d'un coup-d'œil a été accor-

» dé. Je ne puis l'attribuer à la crainte ;
» car si vous êtes les chevaliers que je
» connais, ce sentiment vous est in-
» connu. Revenez donc aujourd'hui
» dans la chapelle, attendez dans l'a-
» vant-cour, et regardez-moi hardiment,
» je réponds des suites. »

L'exécution de cette entreprise exigeait des précautions, car elle n'était point sans dangers. Un regard trop libre porté sur la sultane, pouvait facilement blesser les mœurs sévères et jalouses des musulmans; mais le mot de *crainte* qui avait été prononcé dans le billet, fit passer sur toutes les considérations, et on résolut d'être exact au rendez-vous. Ils arrivèrent avant la sultane, mais à peine eurent-ils pris place dans la chapelle, que la garde se présenta pour en faire sortir tous les hommes. Les chevaliers se retirèrent dans l'avant-cour, et ils y étaient depuis quel-

ques minutes, quand la sultane elle-même s'avança, ils la regardèrent d'un œil attentif, et dans le même instant elle releva son voile en les fixant avec un sourire de bonté et d'intelligence. Ils eurent peine à revenir de leur surprise; quant, après s'être communiqué leurs conjectures, ils prétendirent tous unanimement avoir reconnu Aldegonde, fille du comte Zelano. Ils retournèrent chez eux, agités de différentes pensées sur cette singulière aventure. Quatre jours s'étaient écoulés sans qu'ils pussent asseoir un jugement, quand un émir se présenta pour leur annoncer, de la part de la sultane, qu'ils étaient libres et les maîtres de retourner à l'armée chrétienne. « Coradin, ajouta-t-il, a donné à sa favorite le pouvoir de briser les fers de tous les esclaves chrétiens qu'elle jugera dignes de ses bontés. Elle a reconnu en vous des compatriotes, et

elle use en votre faveur de cette autorité. Le divan vous envoie, à sa réquisition, un sauf-conduit, auquel sa générosité ajoute cette bourse pleine d'or. » L'émir disparut en achevant ces mots.

Cet homme les ayant d'ailleurs expressément laissé maîtres du choix de leur route, on pense bien qu'ils se décidèrent pour celle du château de Dock. Mais auparavant, Frédéric voulut faire emplette de quelques objets nécessaires au voyage, et il trouva dans la bourse le billet suivant : « Vos traits, noble » chevalier, étaient trop bien gravés » dans ma mémoire, pour que je ne » vous reconnusse point au premier » coup-d'œil. Puissiez-vous, de même » n'avoir pas oublié l'infortunée Alde» gonde ! elle espère que vous envisa» gerez votre liberté comme une preuve » certaine qu'elle n'a point perdu le » souvenir des services qu'on lui a

» rendus. Cependant si vous voulez
» jouir de cette faveur, il faut que
» vous remplissiez exactement, et sans
» examen, la condition suivante. Après-
» demain, à la pointe du jour, vous
» sortirez de votre hôtellerie avec votre
» frère. Vous aurez soin auparavant d'a-
» cheter deux chevaux et un chameau
» pour porter votre bagage ; ensuite
» vous prendrez la route de Sidon, et
» votre premier campement se fera près
» d'une touffe de hauts palmiers que vous
» trouverez à peu de distance du grand
» chemin : un esclave chrétien s'y pré-
» sentera à vous, et il se chargera de la
» conduite de votre chameau. Son nom
» se trouvera couché sur le sauf-con-
» duit, car il est libre comme vous, et
» loin de devenir un obstacle au succès
» de votre voyage, il le facilitera de
» tous ses moyens. Si votre intention est
» de remplir fidèlement ces conditions

» de les remplir comme il convient à
» un chevalier allemand qui a engagé
» sa parole, vous vous rendrez aujour-
» d'hui dans la chapelle près de laquelle je
» vous ai vu hier: mais ayez soin de vous
» munir d'une branche de palmier, et
» déposez-la sur l'autel. Adieu, soyez
» plus heureux que ne l'est la recon-
» naissante Aldegonde! »

Quoique le sens de ce billet fut très-énigmatique, les chevaliers cependant résolurent de se conformer exactement à ce qu'on y exigeait: ils croyaient y entrevoir des précautions prises pour leur sûreté; et ce qu'ils devaient à leur bienfaitrice, leur imposait la loi de respecter sa volonté. Cette route de Sidon pour laquelle il fallait se décider, était sans doute ce qu'ils trouvaient de plus dur dans les conditions prescrites, parce qu'elle les éloignait de leurs épouses; mais comme l'esclave chrétien devait leur donner des

renseignemens ultérieurs, ils prirent le parti d'attendre l'événement. Fréderic déposa la branche de palmier sur l'autel, et disposa tout de manière à pouvoir partir le sur-lendemain.

Au moment qu'ils quittèrent l'hôtellerie, un bruit affreux s'élevait dans la ville. Le palais du sultan était en flamme, et on n'arrêtait qu'avec peine leur extrême violence. Le sauf-conduit des chrétiens fut respecté, et ils sortirent sans obstacles. L'esclave se trouva près des palmiers, et s'offrit à conduire le chameau. Il était couvert de haillons : sa captivité avait duré pendant trois ans, tous signalés par les mauvais traitemens d'un maître dur et barbare. La sultane que le hasard en fit témoin un jour, avait été touchée de compassion, et l'esclave devait sa liberté à ce généreux mouvement. Elle lui avait imposé la condition d'attendre près de ces pal-

miers, deux chevaliers allemands qu'il devait accompagner jusqu'en Sicile, sa patrie. Tel fut le récit de l'esclave qu'on eut de la peine à comprendre, parce que son accent était étranger, et sa prononciation pénible. Sur la demande que lui fit Frédéric pourquoi on préférait le chemin de Sidon à celui d'Acre, il répondit qu'Acre et Dock se trouvant assiégés par Coradin, l'entrée de ces places était fermée aux chrétiens: qu'à Sidon on rassemblait une flotte destinée au secours d'Acre, et qu'il était probable que la sultane constamment portée en faveur des chrétiens, y envoyait les chevaliers pour leur fournir une nouvelle occasion de signaler leur valeur.

Frédéric et Henri également charmés de l'espoir de prendre part à cette expédition, se hâtèrent de se remettre en chemin pour ne pas manquer la flotte;

et ils s'abandonnèrent avec confiance à la direction de l'esclave qui assurait connaître tous les détours de cette route. Le voyage fut heureux : déja ils avaient Nazareth derrière eux, quand au milieu d'une journée d'une chaleur étouffante, le guide leur proposa de chercher l'ombre sous des palmiers qui couronnaient la crête d'une colline. Ils furent agréablement surpris en arrivant, d'y découvrir une petite maison dont le toit était surmonté d'une croix. Ce signe hospitalier leur promettant un asile, ils ne balancèrent point à s'approcher de la porte. Mais leur étonnement et leur joie furent au comble, quand ils y virent gravés la figure du poignard, et celle des trois feuilles de chêne. Un vieillard courbé par l'âge et appuyé sur un baton noueux vint au devant d'eux. Ses cheveux blancs, sa longue barbe grise inspiraient la vénération et le respect.

LE VIEILLARD.

Soyez les bien venus, nobles et braves chevaliers du lion! vous êtes attendus depuis hier, mais quelques soient les motifs de votre retard, vous ne refuserez pas à un bon vieillard les rafraichissemens qu'il vous a préparés.

FRÉDÉRIC.

Attendus depuis hier! Et par quel prodige pouvez-vous prévoir ainsi ce qui n'a été que l'effet du hasard?

LE VIEILLARD.

Il n'y a point de hasard pour celui qui sait lire dans le livre du destin. En examinant dernièrement d'un œil observateur les différentes contrées de l'Europe, mes regards se sont fixés sur les côtes de la Sicile, et j'y ai été témoin de toute la noblesse de votre conduite. Depuis cet instant, je ne vous ai plus perdus de vue: toute mon estime

vous fût acquise, j'ai vu vos combats à Césarée, vos exploits, vos malheurs. Le Très-Haut à ma prière, a fléchi en votre faveur le cœur d'Aldegonde, elle a brisé vos fers : je lui dois le plaisir de vous embrasser, celui de recevoir dans ce modeste asile des hommes qui ont des droits à tous mes sentimens, vous aussi Henri, soyez le bien venu ici, vous, le digne frère du brave et généreux Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Par quelle chaîne de prodiges nos noms aussi et nos aventures vous sont-ils connus ? Vous nous avez vus ... où, quand et comment ?

LE VIEILLARD.

Je vous pardonne cette erreur.... il est donné à bien peu d'hommes de comprendre mon art et ses résultats. Mais vous faut-il plus de preuves encore ?

une idée intéressante vous occupe vivement dans ce moment... Ai-je deviné juste? Vous vouliez m'interroger.

HENRI.

J'en conviens.... en vérité.... je voulais vous demander des nouvelles de nos épouses.

LE VIEILLARD.

Ma réponse à cette demande m'eût bien coûté il y a quelque tems... Je craignais alors pour leurs jours... qu'il m'est doux maintenant de pouvoir vous consoler.

Il leur raconta alors la fin tragique de Viesenborn et tout ce qui s'était passé dans le château de Dock. Il réussit à les convaincre qu'en s'embarquant avec la flotte chrétienne de Sidon, ils trouveraient les dames saines et sauves à Acre. Ce qui avait précédé cette assurance, la suite que le vieillard mettait

dans ses discours, son air persuasif, tout concourait à pénétrer de joie les chevaliers, à leur faire bénir la sagesse et les voies admirables de la providence, qui semblait enfin vouloir mettre un terme à leurs maux. Leur reconnaissance envers leur hôte s'exprimait de la manière la plus vive et la plus affectueuse, quand l'esclave chrétien entra pour lui demander où il pourrait abreuver le chameau et les chevaux: le vieillard après avoir fixé long-tems l'esclave avec l'air de l'observation et de la surprise, lui indiqua enfin vers la partie du nord un endroit où il ne manquerait pas de trouver de l'eau en abondance; mais Frédéric qui avait observé l'étonnement du vieillard, lui en demanda la raison.

LE VIEILLARD.

Grand Dieu! que tes voies sont incompréhensibles. De quelle manière

simple et sure tu arraches souvent les foibles mortels aux plus affreux dangers. Plus d'une fois mes regards se sont portés sur ce jeune homme dont le zèle veillait sur vous, mais uniquement absorbé par l'intérêt que vous m'inspiriez, je ne lui ai jamais accordé celui dont il était cependant si digne.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous comprends point.

LE VIEILLARD.

Et moi-même, ne suis-je point obligé d'abord de tout ordonner dans ma mémoire, si je veux mettre de la suite dans ce que j'ai à vous découvrir. Accordez-moi quelques instans, et vous serez satisfaits.

Il ferma alors les yeux et rêva pendant quelque tems dans l'attitude d'un homme livré aux plus profondes réflexions : son front d'abord sombre et

sérieux se dérida enfin tout-à-coup, et il reprit ainsi son discours : « Savez- « vous quel est le nom de l'esclave qui « conduit votre chameau ? »

FRÉDÉRIC.

Je l'ignore ; je sais seulement que la Sicile est sa patrie.

LE VIEILLARD.

Oui, et sa naissance est illustre.

HENRI.

S'il en est ainsi, je le plains, car il a dû être bien malheureux : il sera de notre devoir désormais de ne rien négliger pour adoucir son sort.

LE VIEILLARD.

Il le mérite à tous égards..... si vous saviez.... oui il faut que vous le sachiez...... Un plus long retard ferait souffrir vos intérêts et les siens. Votre esclave se nomme Aldegonde.

FRÉDÉRIC.

Aldegonde de Zélano!

LE VIEILLARD.

Aldegonde, comtesse de Zélano!

FRÉDÉRIC.

Vous vous moquez.... Cette Aldegonde est la favorite du sultan. J'ai appris à la connaître en Sicile, et je viens de la voir à Jérusalem dans tout l'éclat de la majesté royale. Vous voudriez maintenant que ravalée à l'état d'un esclave....

LE VIEILLARD.

Toutes ces raisons ne détruiront pas la vérité; je persiste dans ce que j'ai avancé.

FRÉDÉRIC.

Ne craignez-vous pas qu'une allégation aussi extraordinaire ne détruise la confiance que j'avais d'abord mise en vos paroles? Ne m'exposez vous pas

moi-même à trembler de rechef pour mon épouse sur laquelle vous étiez parvenu à me rassurer. Aldegonde, comment serait-il possible? ce visage asiatique et hâlé, cette taille renforcée, cette barbe fournie, ce bégayement.... en vérité, mon bon vieillard, vous avez bien l'air de vouloir vous amuser aux dépens de vos hôtes.

LE VIEILLARD.

A dieu ne plaise! Aldegonde ne peut-elle point avoir des raisons de se déguiser ainsi? attendez son retour, il éclaircira tout.

FRÉDÉRIC.

Faisons mieux, courons plutôt la chercher.... à quels horribles tourmens ne nous expose-t-elle pas tous, si elle est découverte! et déja mille satellites peut-être...

LE VIEILLARD.

Ne vous tourmentez pas vous-même

par des craintes chimériques : la prudence a présidé à tous les préparatifs de sa fuite.... Vous souvient-il que le palais du sultan était en feu, quand vous sortîtes de la ville?

FRÉDÉRIC.

Je m'en souviens fort bien.

LE VIEILLARD.

Aldegonde seule est la cause de cet événement. Elle a eu avant de quitter le palais, la précaution de mettre le feu sous son lit, qui fut bientôt consumé avec tout l'appartement. Comment voulez-vous donc qu'on cherche parmi vous une femme qu'on croit périe dans les flammes? déjà le sultan en est instruit : livré au désespoir, il ne desire plus que la paix avec les chrétiens, afin de pouvoir entièrement s'abandonner à sa douleur. Ne manquons point d'informer vos compagnons d'armes d'une disposition

qui leur laissera le tems de réparer leurs forces affaiblies.

FRÉDÉRIC.

Mais ce déguisement si parfait... Comment une femme si jeune, si délicate a-t-elle pu nous fasciner les yeux à ce point? Pas un trait de sa figure, pas un ton de sa voix, rien ne l'a trahie..., Je m'y perds... et puis, pourquoi quitter ce généreux sultan et ce palais où elle régnait en reine?

LE VIEILLARD.

Le moment approche où elle-même va éclaircir tous ces doutes, car déjà elle s'avance vers cette cabane.... Sachez cependant en attendant, que le motif de sa fuite a été aussi pur que noble: elle aime mieux vivre dans l'exil et la pauvreté, que de donner la main à un infidèle sans cesse souillé du sang des malheureux chrétiens.

A peine le vieillard eut-il achevé ces mots, que l'esclave rentra dans la maison. On pense bien que Frédéric et Henri l'examinèrent de concert avec la plus scrupuleuse attention ; mais ils avouèrent à voix basse, au vieillard, que rien ne détruisait leurs premieres conjectures.

LE VIEILLARD.

Il faut donc vous convaincre. Aldegonde de Zélano! qui vous amène ici?

L'ESCLAVE (*très-effrayée*).

Que dites-vous?

LE VIEILLARD.

La vérité. Allez et quittez ce vil déguisement; revenez ensuite nous rendre compte des motifs qui vous ont déterminée à une démarche si extraordinaire.

L'ESCLAVE.

Grand dieu! je suis perdue! (*à genoux*) incompréhensible vieillard, qui

découvre d'un coup-d'œil, ce qu'aucune pénétration humaine ne peut dévoiler, aie pitié d'une infortunée, ne la livre point aux mains d'un infidèle que la religion seule et la vertu l'ont forcée de fuir!

LE VIEILLARD.

Levez-vous et soyez consolée. Vous ne trouverez en moi qu'un père compatissant et sensible. Allez changer de figure, et revenez convaincre ces chevaliers que c'est Aldegonde qui se trouve parmi nous.

L'esclave sortit et rentra bientôt dans un état tout différent, le teint basané, la barbe noire avaient disparu: la couleur de la santé, rehaussée par deux yeux brillans, mais qui semblaient demander grâce, une attitude aisée et noble avaient succédé aux formes humiliées et disgracieuses de l'esclave. Frédéric et Henri

reconnurent sur le champ la jeune comtesse de Zélano; mais rien ne pourrait peindre leur étonnement.

LE VIEILLARD.

Mes yeux affaiblis par l'âge ont donc bien mieux réussi que les vôtres, à pénétrer ce mystère. Le croiriez-vous, noble damoiselle, ces chevaliers me soutenaient avec obstination, que vous n'étiez qu'un simple esclave.

ALDEGONDE.

Ah! pourquoi avez-vous détruit une erreur qui m'était si précieuse!... Ne serai-je point maintenant abandonnée sans secours, dans une terre étrangère? Mais non, je dois connaître les chevaliers du Lion! sauvé par eux une fois, je leur devrai encore la conservation d'une vie si agitée jusqu'à présent.

FRÉDÉRIC.

Vous nous rendez justice. Tant que

je respirerai, vous pourrez compter sur moi, la reconnaissance m'y oblige autant que l'honneur: sans votre secours, je languirais peut-être dans l'esclavage; la vue de ma chère patrie, de mon épouse me serait refusée à jamais: mais pardonnez à ma curiosité, elle est extrême; comment êtes vous venue de la Sicile à Jérusalem? par quelles aventures devîntes vous la favorite du sultan? qui a pu vous décider à échanger l'éclat d'une reine contre l'habit d'un vil esclave?

ALDEGONDE.

J'obéis. Le jour même que nous mîmes en mer, sur la barque qui devait nous éloigner des côtes de la Sicile, nous fûmes poursuivis et atteints par un vaisseau sarrasin. Sa grande supériorité rendant toute résistance inutile, les barbares sautèrent à notre bord, se saisirent de tous les hommes, les enchaînèrent au banc

des forçats, et sans égards pour mes prières et pour mes larmes, ils me réduisirent moi-même à une triste captivité; mon père et mon oncle condamnés aux plus rudes, aux plus honteux travaux, frappés, maltraités, auraient succombés sans doute, si je n'étais parvenue à partager avec eux la nourriture plus saine qu'on me donnait. Une tempête affreuse nous assaillit à la vue des côtes de l'Asie; mais le ciel ne daigna pas exaucer l'ardente prière que je lui fis de mettre un terme à mes maux, en m'engloutissant dans les flots. L'orage cessa; notre vaisseau qui avait prodigieusement souffert, se trouvait hors d'état de soutenir plus long-tems la mer, et fut obligé de relâcher à Sidon. Coradin, le fils du sultan de Damas, venait de quitter la cour de son père, et se promenait sur le rivage, au moment que nous abordâmes. Vous savez que ce prince, ardent, cu-

rieux, avide de s'instruire ne néglige aucune occasion d'augmenter ses connaissances. L'émir qui commandait notre bâtiment, fut obligé de lui raconter tous les détails de son expédition, et il en termina le récit en lui disant, qu'à l'exception de quelques misérables chrétiens, qu'il venait de prendre, sa course lui avait à peine rendu les frais de l'armement. Des chrétiens, s'écria le sultan! où sont-ils? les voici, répondit l'émir avec respect, en montrant mon pere et mon oncle : je crois que ces deux infidèles étaient les maîtres de la barque : ils avaient heureusement une jeune femme avec eux, dont j'espère tirer plus de profit que de tout le reste de la prise. Coradin s'approcha et fit différentes questions au comte de Zélano, qui y répondit d'une manière également propre à satisfaire et à piquer la curiosité du sultan ; instruit par lui de la noblesse de

son origine et d'une partie de nos malheurs, il en parut vivement touché, et déclara à l'émir, que nous étions libres, et qu'il se chargeait du prix de notre rançon. Jugez de notre reconnaissance, en recevant un bienfait si grand, si inattendu! Je fus présentée au sultan: mes larmes, mon émotion, ma jeunesse, les expressions d'une gratitude que mon amour filial rendait peut-être plus touchantes, tout contribua à intéresser le prince et à faire naître chez lui un sentiment fait pour me flatter, mais auquel il m'était impossible de répondre. Je le vis donner quelques ordres secrets, et j'en étais sans doute l'objet, car immédiatement après qu'il nous eut quittés, nous vîmes arriver une troupe d'officiers et de domestiques qui me conduisirent respectueusement avec mon père dans un palais magnifique, où l'on nous prodigua tous les soins de la plus attentive

générosité. Cette hospitalité si inattendue, si noblement exercée eût mérité sans doute au sultan, toute ma reconnaissance, mais les paroles flatteuses qu'il m'avait adressées, ses regards passionnés, je ne sais quel air de maligne intelligence que je voyais percer à travers les marques de respect dont me comblaient mes esclaves, tout contribua à m'allarmer sur le sort qui m'était préparé: l'idée seule de me trouver sans cesse à la disposition d'un homme absolu dont la religion même consacrait l'inconstance, suffisait pour me rendre insupportable ma position, quelques brillantes et douées qu'en fussent les apparences.

Le sultan en nous délivrant des mains de l'émir, avait déclaré tout haut et en présence de l'équipage, que nous étions libre; je fis les plus vives instances à mon père pour l'engager à profiter de cette

circonstance et à sommer ce prince de nous permettre de partir : ce sera, lui dis-je, la meilleure occasion de juger de la pureté de ses intentions à notre égard ; car s'il vous refuse, nous aurons du moins appris à mieux connaître le danger et à prendre des mesures propres à l'éviter. Mon père paraissant céder a la force de ces raisons, fit demander une audience au sultan, qui la lui accorda sur le champ. Quelques heures après je le vis revenir, précédé de plusieurs esclaves, qui pliaient sous le poids de charges pesantes ; c'était de l'or et d'autres marchandises précieuses : mon père les fit déposer dans notre appartement, et m'annonça avec un air radieux, que le sultant lui en avait fait présent ; il me quitta à l'instant même, sans satisfaire mon extrême curiosité. Deux heures après, des matelots, conduits par un officier du sultan, vinrent reprendre

ces effets, et je vis, de mes fenêtres, qu'ils se rendaient au port; ils n'avaient fait que des réponses vagues à toutes mes questions. La journée, la soirée se passèrent sans que mon père rentrât: mes inquiétudes étaient affreuses; à minuit, on vint de sa part, m'apporter ce billet: jugez de mon étonnement et de mon indignation! « Dieu m'est té-
» moin, chère Aldegonde, que votre
» tendresse n'a cessé d'être pour moi
» la plus douce des consolations dans
» tous les malheurs que j'ai essuyés de-
» puis quelques tems; mais je ne puis
» vous dissimuler, que ce dernier trait
» du sort, qui m'a enlevé tous les tristes
» débris de la fortune dont nous jouis-
» sions en Sicile, a entièrement abattu
» mon courage. Je ne puis penser en-
» core sans frémir à l'horrible détresse
» qui nous eût frappés dans cette terre
» étrangère et barbare; mais le noble,

» le beau, le généreux Coradin vous a
» vue, et il vous juge digne de partager
» son trône avec lui: modérez vos
» craintes: ce jeune prince déteste le
» vil usage qui assujettit votre sexe au
» sien; vous serez sa compagne, son
» unique épouse; vous serez un jour,
» le bonheur et la gloire d'un père dont
» le cœur est déchiré en vous quittant,
» mais qui sacrifiera toujours à votre
» avantage, celui de ses plus chères af-
» fections. »

Vous concevez ma douleur, elle fut sans bornes; je me disposais à courir moi-même au port, dans l'espérance d'y rencontrer peut-être encore mon père, quand on vint m'annoncer qu'il avait mis à la voile depuis deux heures, et que Coradin me demandait une audience pour le lendemain: il arriva, et fléchissant le genouil devant mon divan, il me fit les protestations les plus fortes de

respect pour ma personne, et d'intérêt pour mon sort. Je ne pus, je ne daignai pas l'interrompre; des larmes amères furent ma seule réponse. Coradin vit ces larmes et en parut vivement touché; il chercha à excuser mon père, à justifier sa propre conduite, en me faisant un serment solennel, que jamis il ne ferait violence à mes sentimens, qu'il se garderait bien de me confondre avec les femmes de son harem, qu'il ferait tout son bonheur de partager ses trésors et sa puissance avec moi; il finit par me dire, que j'étais parfaitement libre, que tout obéirait à mes ordres, qu'il éviterait même ma présence, si sa vue avait le malheur de me dépaire, et qu'il attendrait de ses soins respectueux et de mes seules bontés, la récompense d'un amour le plus vif et le plus tendre qui fût jamais.

Malgré la fierté et la révolte de mon

cœur, quoique je détestasse en Coradin, le principal auteur de mes maux, j'avoue que ma raison n'osât entièrement condamner un homme, qui pouvant tout, voulait bien cependant descendre au ton de la prière et du respect. Je promis de ne point attenter à mes jours, s'il gardait sa promesse; il la réitéra avec transport, et se retira dès qu'il s'aperçut que je pouvais desirer d'être seule: sa conduite se soutint jusqu'au moment de notre départ pour Jérusalem; il se montrait tendre, passionné, pressant, mais un coup-d'œil, un geste, un signe de ma part le ramenait sur-le-champ au sentiment de ce qu'il me devait et au souvenir de ses sermens.

Arrivée à Jérusalem, j'y trouvai une foule de malheureux chrétiens gémissans dans les fers du plus dur esclavage. Pour les briser, il ne me fallait souvent qu'un mot, et Coradin prenoit plaisir à

prévenir mes prières où mes vœux à cet égard. Mais bientôt il chercha à se faire un nouveau mérite du devoir de ma reconnaissance: il devenait plus pressant chaque jour ; pour paraître, il n'attendait plus mes ordres, et le fier sultan prit la place de l'amant soumis. Si, n'écoutant que les mouvemens d'une générosité qu'il devait à ma situation, et les égards qu'il devait à mes sentimens connus, il eût persisté dans sa première conduite, il est probable que ma reconnaissance eût triomphé de ma haine: mais il exigea, et je ne vis plus que l'homme qui avait osé marchander mon innocence et mon honneur: je jurai de périr plutôt que de lui accorder la moindre faveur.

Vers cette époque, votre armée marchant en avant d'Acre, et victorieuse par-tout, tira Coradin de sa léthargie: Jérusalem ne pouvoit être sauvée que

par les mesures les plus promptes et les plus énergiques. Je tremblais en songeant que le sang des chrétiens allait couler, mais la certitude du prochain départ de mon persécuteur m'offrait du moins quelques motifs de consolation. Les derniers jours qui précédèrent le départ furent les plus orageux et les plus pénibles pour moi : je ne parvins à triompher du sultan, qu'en réitérant la menace de me plonger un poignard dans le sein. Il partit. Depuis cet instant, l'idée de ma fuite fut la seule qui m'occupa ; elle offrait les plus grandes difficultés ; mais elle n'était point impossible. Mon pouvoir et mon crédit étaient toujours les mêmes, et le sultan avant de partir avait donné les ordres les plus précis pour qu'on délivrât sans examen tous les chrétiens dont il me plairait de briser les fers : mais dans le grand nombre de ceux qui me durent leur liberté, je n'en

trouvai aucun dont le courage ou l'habileté pussent seconder mes projets de fuite. Je préparai en attendant tout ce qui pouvait d'ailleurs la faciliter. Coradin à ma prière avait fait construire au-dessus du mur des jardins un pavillon dont la vue s'étendait sur toute la ville: je parvins après des peines infinies à lever à volonté, et à replacer sans qu'on s'en aperçût, les barreaux de l'une des croisées. Une échelle de cordes, cet habit d'esclave furent l'ouvrage de mes nuits solitaires, et sous prétexte de vaquer à mes exercices de dévotion, je me faisais souvent porter en litière dans cette chapelle où je vous ai donné rendez-vous; car il fallait que les rues de Jérusalem me devinssent un peu familières, et que j'apprisse à m'assurer de la position de la porte par laquelle je devais sortir. Ce fût dans une de ces prome-

nades, que je crus vous reconnaître: vous savez le reste.

LE VIEILLARD.

Il ne nous reste plus qu'à être instruits de la maniere dont vous avez assuré l'étonnant succès de votre fuite.

ALDEGONDE.

Je me levai un peu avant le jour; j'endossai cet habit; je couvris mes cheveux d'un bonnet d'esclavage; je rembrunis mon teint avec un jus de racines préparées à cet effet; j'affermis mon échelle de cordes à la croisée, et je parvins dans la rue sans aucun accident : la précaution que j'avais prise auparavant de mettre le feu à un tas de matières combustibles rassemblées sous mon lit, fut cause qu'un quart-d'heure après tout le palais parut être en flammes. Le désordre et l'effroi que cet événement ré-

pandit dans la ville m'en facilita la sortie, et j'arrivai au bois des palmiers, où vous m'avez trouvée, sans avoir essuyé le moindre contre-tems.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi avez-vous fait difficulté de vous faire connaître à nous, à des chevaliers que vous veniez de sauver?

ALDEGONDE.

Mon déguisement eût cessé à Sidon. Je ne voulais point, avant de nous voir en sûreté, augmenter vos inquiétudes et votre embarras; la noblesse d'ailleurs que vous mettez dans tous vos procédés, me faisait craindre que vous ne crussiez votre délicatesse blessée, en facilitant la fuite d'une femme si chère à l'homme qui s'était fait une étude d'adoucir les peines de votre captivité.

FRÉDÉRIC.

Son épouse sans doute aurait eu tort

de compter sur ma complaisance; mais arracher des mains d'un infidèle voluptueux, et peu délicat lui-même, une noble damoiselle honteusement vendue à prix d'or, protéger l'innocence en péril; tel est le devoir de tout chevalier allemand! Soyez donc sans inquiétude; tant que ce cœur battra dans mon sein, vous n'avez rien à craindre. Mais acceptons d'abord les bienfaits de l'hospitalité que l'honnête et étonnant vieillard nous présente : nous avons besoin de reparer nos forces, car il y a loin d'ici à Sidon, et le tems presse.

LE VIEILLARD.

Pourquoi? qu'avez-vous à craindre?

FRÉDÉRIC.

Votre coup-d'œil prophétique n'apercevrait-il réellement aucun danger? Pourriez-vous nous dire ce qu'on fait à Jérusalem, et si l'on y a découvert la fuite de la sultane?

LE VIEILLARD.

On n'en a pas même le soupçon : tout Jérusalem croit qu'Aldegonde a péri dans les flammes, et l'on pleure une mort si cruelle.

FRÉDÉRIC.

Mais cette échelle de cordes qu'on a trouvée dans le jardin ?

LE VIEILLARD.

Vous m'y faites songer !... rêvant : non, votre crainte est sans fondement. L'échelle a été trouvée, mais on n'y fit pas grande attention, parce qu'on s'imagina qu'elle avait servi aux esclaves pour se dérober à la fureur des flammes.

FRÉDÉRIC.

Dieu soit loué ! je ne craignais que pour Aldegonde.

On se mit ensuite à table : la conversation devint animée ; la confiance s'établit ; on demanda au vieillard à quel

événèment il devait ce don merveilleux de lire dans le passé, dans l'avenir, et s'il était membre de l'union noire? Après avoir répondu affirmativement à la dernière de ces deux questions, il raconta qu'ayant passé de l'Allemagne en Palestine, il y avait combattu long-tems pour la cause des chrétiens : qu'une affaire malheureuse l'ayant rendu prisonnier du grand Saladin, il avait dû sa liberté à ce prince, sous la condition de ne plus porter les armes contre les musulmans. Voué depuis uniquement au service du Seigneur et au soulagement des pauvres pélérins, il avait fait connaissance à Nazareth avec un pieux solitaire qui possédait cette maison, et qui avait le don de pénétrer le passé et l'avenir. Il l'avait servi jusqu'au moment de sa mort, en avait obtenu, dans ses derniers instans, ce don précieux, ne l'avait jamais employé qu'à l'usage des chrétiens, et ne le

léguerait de même à un autre qu'en cessant de vivre.

Dès que le coucher du soleil eut ramené la fraîcheur, Aldegonde reprit son déguisement, et se remit en route sous la protection des chevaliers. Le vieillard les bénit, et leur promit le plus heureux voyage. Six journées de chemin les séparaient encore de Sidon : cet espace fut franchi sans le moindre accident. Ils n'en étaient plus qu'à une médiocre distance, quand la conversation suivante s'engagea entr'eux.

ALDEGONDE.

Vous êtes rêveurs, chevaliers ; vous êtes fortement occupé ; je parierais ma vie que je devine la pensée qui vous occupe dans ce moment.

FRÉDÉRIC.

La chose n'est point impossible, mais elle ne me paraît point aisée.

ALDEGONDE.

Vous cherchez à asseoir votre jugement sur le singulier hermite que nous venons de quitter; vous êtes quelquefois tentés de le prendre pour un imposteur.

FRÉDÉRIC.

Je vois bien que ce n'est point vous qu'il instituera son héritière : vous débutez mal. Je songeais à mon épouse que j'ai laissée enceinte, et qui doit maintenant m'avoir fait père: le sort de ce pauvre enfant pesait fortement sur mon cœur.

HENRI.

Agnès aussi m'occupoit uniquement, et je jouissais d'avance du plaisir de notre réunion.

ALDEGONDE.

Que je me sais mauvais gré de vous avoir arrachés à ces douces jouissances!

FRÉDÉRIC.

Non, non, grâces infinies vous en soient rendues : ces jouissances sont achetées trop chere par les tourmens de l'incertitude......... Parlons plutôt du vieillard puisque vous nous avez ramenés sur son compte : que pensez-vous de lui, Aldegonde, et de sa mystérieuse science ?

ALDEGONDE.

Imposture, charlatanerie pieuse, peu dangereuse, innocente peut-être, mais cependant imposture.

HENRI.

Quoi, sérieusement, ce serait-là votre opinion ?

FRÉDÉRIC.

Je serois bien fâché que vous eussiez raison, car si le vieillard s'est joué de nous, toutes nos inquiétudes sur le sort de nos femmes vont se ranimer

ALDÉGONDE.

Vous auriez tort : tout ce que l'hermite vous en a raconté est exactement vrai, je vous le garantis sur mon honneur.

FRÉDÉRIC.

Vous ? Et quelles sont vos preuves ?

ALDEGONDE.

Un moment de patience, et vous serez instruits. L'hermite est un prêtre de Jérusalem, attaché à la chapelle où vous m'avez rencontrée ; je l'avais choisis pour mon confesseur, et son grand âge le mettant à couvert de la jalousie du sultan, il lui était permis de rester dans l'église, quand je m'y présentais. Vous ne serez pas surpris d'apprendre, que dans ces heures de solitude et de piété, mon cœur se soit entièrement ouvert à lui, et que je lui aie même confié tous mes projets de fuite : nous en débattions

depuis long-tems les moyens les plus faciles, quand le hasard vous présenta à ma vue. Je le mis au fait de ce que vous aviez fait pour moi en Sicile, et de ce que vous pourriez probablement faire encore en Palestine ; il approuva ma résolution de me sauver avec vous ; mais sa prudence calcula que votre délicatesse se refuserait peut-être d'enlever au sultan l'objet de ses plus tendres affections. Il me conseilla donc d'attendre, pour me découvrir, que nous eussions atteint le terme de notre voyage, et pour ne pas courir lui-même les risques de devenir tôt ou tard, un objet des soupçons à Coradin, il résolut de quitter Jérusalem et de me suivre à Sidon ; tout ce que je pus emporter de plus précieux, lui fut successivement remis dans les différentes visites que je fis à la chapelle. Il me promit de s'en charger, et pour écarter toute idée d'intelligence, il

me précéda d'un jour, m'attendit sous les palmiers et m'aida à mettre la dernière main à mon déguisement. Ce ne fut qu'au moment de cette rencontre, qu'il me fit part de la nécessité où il prétendait être de se rendre dans une maison située derrière Nazareth et habitée par un de ses frères auquel il avait à parler: il m'en fit la plus exacte description et me promit de m'y attendre. La crainte qu'il eut ensuite de me voir succomber aux fatigues de l'état pénible dont je portais le costume, l'engagea à anticiper sur le moment qu'il avait fixé pour la découverte, d'autant plus que vos manières franches et loyales lui inspirèrent d'abord la plus grande confiance. Votre générosité l'a justifiée; il ne me reste plus qu'à vous ajôuter que les nouvelles qu'il vous a données sur le sort de vos épouses sont aussi vraies que tout le reste.

FRÉDÉRIC.

Mais qui lui a donné ces nouvelles que vous prétendez si certaines?

ALDEGONDE.

Les messages continuels que m'envoyait le sultan, me mirent au fait des moindres détails de ses expéditions militaires. Le siége du château de Dock, la fin tragique de Viesemborn, l'effet qu'elle produisit sur Coradin, la permission qu'il accorda aux femmes de se rendre à Acre, tout me fut ainsi révélé; j'en fis part au prêtre, et vous avouerez qu'il a joué son role avec beaucoup d'adresse. Maintenant que les tours de Sidon et les pavillons de la flotte chrétienne s'offrent déjà à notre vue, toute réticence de ma part doit cesser avec le danger: je vous ai ouvert mon cœur, la reconnaissance m'en faisait une loi, trop heureuse si je suis parvenue à mériter la

continuation de votre généreux intérêt?

FRÉDÉRIC.

Ce rusé vieillard, j'en conviens, nous a bravement bernés, mais je lui pardonne à cause de vous, Aldégonde, et vous avez raison de compter sur tous les efforts que nous ferons pour vous prouver notre reconnaissance.

ALDEGONDE.

Ah, puissent ces protestations ne jamais se démentir! Vous le savez, je n'ai plus de père, plus d'ami qui puisse me protéger; le premier m'a impitoyablement repoussée de son sein; l'honneur me défend d'accepter les secours honteux de l'autre. (*Elle descend avec précipitation du chameau, et se jette aux pieds des chevaliers.*) Permettez à une infortunée de partager vos destinées, recommandez-là à la protection de

vos épouses, elle fera tout pour mériter leur amitié et leurs bontés!

FRÉDÉRIC (*levant les mains au ciel.*)

Dieu le voit et l'entend! dès ce moment, vous êtes ma fille... Que la justice divine me poursuive, si j'oublie jamais les devoirs que m'impose cette adoption!

ALDEGONDE.

Dieu voit aussi mon cœur, il sait de quelle vive et tendre reconnaissance il est pénétré!

FRÉDÉRIC.

Si la providence daigne me faire revoir les frontières de ma chère patrie, nos épouses se feront un plaisir de vous y admettre au milieu d'elles, et je bénirai le jour où par le don de votre main, vous daignerez faire le bonheur d'un de ces braves chevaliers qui sont

l'ornement de l'Allemagne et la gloire de notre union.

On arriva à Sidon au moment que la flotte chrétienne après s'être emparé du port d'Acre, venait de délivrer Eschenbach avec dix autres chevaliers du Lion, qui avaient protégé la retraite et la vie du roi Aimery, dans la malheureuse journée de Césarée, et qui s'y trouvaient avec ce prince. Qu'on juge des mutuels transports de joie dont furent saisis tous ces braves guerriers, en se retrouvant après de si rudes et de si longues traverses! Frédéric sur-tout eut peine à se rendre maître de son ravissement, quand il apperçut la bannière du Lion flotter à côté de l'étendard royal, sur les remparts de Sidon. Cette action, dit Frédéric avec un sourire, en s'adressant à Eschenbach, cette action est de nature à mériter une récompense extraordinaire: si la main de la beauté pouvait

l'offrir, une jeune et noble damoiselle qui est arrivée ici sous nos auspices, voudrait bien peut-être, se charger de payer notre dette. Eschenbach soupira, et protesta au chef qu'il avait trop à se plaindre de l'amour, pour oser songer encore sans frémir, à prendre et à faire naître ce sentiment. On alla ensuite présenter ses hommages au roi, qui les reçut avec bienveillance, et qui après avoir tendrement embrassé Frédéric, lui promit d'accélérer le plus qu'il serait possible, l'expédition d'Acre, parce que les chevaliers étaient dans de vives inquiétudes au sujet des dames qui s'y trouvaient renfermées.

On s'occupa effectivement sans délai à mettre la flotte en état d'appareiller au premier vent favorable: les chevaliers de leur côté, n'étaient point oisifs; ils se munirent de nouvelles armures, et allèrent à la recherche du vieux

prêtre, qu'ils trouvèrent chez Aldegonde, le second jour après leur arrivée à Sidon. On n'eut pas de peine à l'assurer du pardon de la petite supercherie dont il s'était rendu coupable, et on apprit de lui, que contre toute attente, le sultan cependant paraissait avoir été informé de la fuite d'Aldegonde: car à peine les chevaliers avaient-ils quittés avec elle, la maison près de Nazareth, qu'une troupe de cavaliers y avait paru et avait demandé avec beaucoup de soin, de leurs nouvelles et de celles de l'esclave sur-tout. Le prêtre par son air et son ton de sincérité avait réussi à les dépayser, en persuadant que ces personnes avaient pris la route de Tyr. Frédéric rendit grâces à Dieu pour la nouvelle protection qu'il venait de leur accorder, et présentant ensuite à ses amis Aldegonde qui paraissait pour la première fois avec les habits de son sexe,

il demanda en secret à Eschenbach si sa résolution pourrait bien tenir contre tant de charmes.

ESCHENBACH.

La tentation est forte, si j'y succombe, c'est vous qui en répondrez.

Depuis cet instant il s'entretint souvent avec Aldegonde, et parut trouver beaucoup de charmes dans sa société. Déjà le jour pour le départ de la flotte était fixé, quand on vit arriver des députés du sultan, chargés de faire en secret au roi Aimery, des propositions de paix, qu'on disait être très-acceptables. Ce retard n'était point agréable sans doute pour les chevaliers; mais il leur offrait du moins l'espérance de voir un terme prochain à tous leurs maux. Ils attendirent donc tranquillement la fin des négociations, et on annonça bientôt que Lusignan avait conclu une armistice

honorable de six années. Les conditions en étaient fort avantageuses aux chrétiens, vû la position dans laquelle ils se trouvaient. On leur rendait douze villes que le sultan avait conquises; la liberté du commerce par mer et par terre, et celle de visiter sans obstacles les lieux saints qui seraient désservis par des prêtres de leur croyance, leur furent également accordées: non-seulement on leur rendait tous leurs prisonniers, mais le sultan se chargeait des frais de leur retour. L'alégresse des chrétiens fut grande, quand ces heureuses nouvelles se répandirent parmi eux; le peuple et la cour s'empressèrent à l'envi de les célébrer par des fêtes; il y en eut une sur-tout très-brillante donnée par ordre du roi, dans les jardins de Sidon; tous les chevaliers et Aldegonde y furent invités; des danses, des tables magnifiquement servies, une illumination arrangée avec

goût et d'un effet supérieur répandirent bientôt une joie immodérée et bruyante parmi les convives. Frédéric et Henri seuls, ne pouvant la partager avec leurs épouses, étaient assis mornes, silencieux, et donnaient audience aux pensées qui les agitaient. L'un des principaux officiers du roi, qui ne les perdait point de vue, et qui n'avait cessé de les exciter avec une espèce d'affectation, de prendre une part plus active à la fête, voyant toutes ses instances inutiles, finit enfin par leur proposer de gagner un pavillon placé sur une hauteur hors de l'enceinte du jardin, et d'où l'on pouvait considérer l'illumination dans toute sa beauté et dans toute son étendue. Aldegonde accepta avec plaisir, et les deux chevaliers la suivirent pour ne point la désobliger : cet endroit était délicieux, mais écarté et solitaire; à peine y étaient-ils depuis quelques instans, que plus de

cinquante cavaliers se présentant tout-à-coup, tombèrent sur eux, les renversèrent et les garottèrent : le courtisan avait pris la fuite ; on les mit sur des chevaux et on les força de gagner le large on courrut pendant toute la nuit, sans répondre à une seule de leurs questions. Arrivés dans une vallée, vers la pointe du jour, leurs conducteurs les remirent à une nouvelle troupe plus nombreuse, qui s'y trouvait stationnée. A leur armure, les chevaliers les reconnurent sur-le-champ pour des Sarrazins : qu'on juge de leur consternation, du désespoir surtout d'Aldegonde, qui ne pouvant se méprendre sur le véritable motif de cette cruelle aventure, paraissait oublier le triste sort qui l'attendait et s'accusait dans les termes les plus touchans, d'être la seule cause du malheur de ses bienfaiteurs ! — Soyez tranquille, lui dit le généreux Frédéric, ce n'est pas

nous, faibles créatures, qui réglons les arrêts du destin! s'il a ordonné que l'innocence souffre ici-bas, nous ne pourrons en être dédommagés ailleurs, qu'en montrant de la résignation et de la fermeté.

Frédéric eut à peine donné à Aldegonde, cet encouragement nécessaire, que le chef de la bande s'approcha de lui et lui commanda le silence, d'un ton à la fois ferme et respectueux; il partagea ensuite ses gens en trois troupes, et après avoir confié un prisonnier à chacune d'elles, il donna le signal du départ. Le jour suivant, on arriva à la vue du château de Dan, et l'on remarqua que les portes en étaient gardées par un détachement de la garde du sultan; ils y furent introduits, et dès l'instant même on les chargea de chaînes pesantes, qu'on eut la précaution de forger et de river sur eux, preuve non

équivoque, qu'ils étaient destinés à ne jamais les quitter. Cette triste opération achevée, on les confina séparément dans de sombres et lugubres cachots.

Rendons compte à nos lecteurs des causes qui amenèrent ce déplorable événement, en les prévenant cependant que le récit n'en est fondé que sur des présomptions et des conjectures, car les véritables auteurs de cette lâcheté n'ayant ourdi leurs trames qu'avec le plus grand mystère, on n'a pu que les deviner sans réussir à les convaincre. — Les mesures qu'Aldegonde avait prises pour assurer sa fuite, n'avaient eu qu'un succès incomplet. L'erreur sur le malheur prétendu qu'elle avait eu de périr dans les flammes, n'obtint du crédit que pendant un jour; car le feu ayant été bientôt éteint par la multiplicité et la bonne distribution des secours, le chef du harem fit faire les perquisitions les plus exactes

dans l'appartement de la favorite : mais n'y trouvant aucun vestige de son corps, voyant que toutes ses femmes se retrouvaient sans avoir éprouvé d'accident, sachant d'ailleurs qu'une pareille ruse avait déjà été employée dans une autre occasion semblable, il conçut plus que des soupçons sur la vraie cause de ce singulier événement. Les habits qu'Algonde avait portés la veille, et qu'on trouva dans la chambre secrète qui lui servait de chapelle, l'état des barreaux de la croisée, l'échelle de cordes, toutes ces circonstances réunies changèrent ces soupçons en certitude. La sévérité du chef était connue : tout tremblait devant sa fureur quand elle éclatait. On lui amena bientôt une vieille esclave chrétienne, chargée de préparer les mèts d'Aldegonde, et dans laquelle celle-ci paraissait avoir eu toujours beaucoup de confiance. La crainte des tour-

mens lui fit avouer que, quoiqu'elle n'eût eu aucune connaissance des projets de cette dame, elle se souvenait cependant d'en avoir reçu deux fois l'ordre de placer avec précaution un papier peint sur un plat couvert, et de le porter ainsi avec les autres mèts aux deux chevaliers allemands, qui recevaient journellement leur nourriture de sa cuisine. Le respect général et sans réserve qu'on avait pour la favorite, avait empêché cette esclave de faire des questions sur cette circonstance mystérieuse, toute extraordinaire qu'elle lui parût d'ailleurs. Le chef enchanté de cette découverte fit mander sur-le-champ les deux chevaliers; mais on lui annonça que le divan, à la sollicitation d'Aldegonde, leur avait accordé la liberté; et que, munis d'un sauf-conduit pour eux et pour un esclave, ils avaient quitté Jérusalem dès la veille. On ne leur connaissait point d'esclave, et

les gardes préposés aux barrières les avaient vus sortir sans être accompagnés. Il était plus que vraisemblable que cet esclave n'était autre qu'Aldegonde elle-même. On envoya sans délai à leur trousses différens partis de cavaliers chargés de battre toutes les routes, et de prendre garde surtout à l'esclave en question. Ces précautions seraient devenus funestes sans doute aux fugitifs, si le prêtre ne les avait reçus chez lui, et n'avait dépaysé ensuite les cavaliers mis à leur poursuite.

Le sultan aussi fut bientôt informé de cet événement : et comme il se crut d'autant plus mortellement offensé et trahi, que depuis quelque tems Aldegonde lui avait envoyé plusieurs messages agréables et flatteurs, il ne mit aucunes bornes à l'explosion de son ressentiment et de sa fureur. Oubliant son armée, ses victoires, le soin de sa gloire,

il n'eut plus d'autres pensées que celles de courir à Jérusalem pour y tirer vengeance des traîtres. Il trouva dans son chemin les malheureuses dames du château de Dock, et les fit jeter en prison pour commencer ainsi la punition de leurs époux. Les cavaliers envoyés à la poursuite, étant tous successivement revenus à Jérusalem sans avoir autrement rempli l'objet de leur mission, que d'apprendre l'arrivée des chevaliers et d'Aldegonde à Sidon, le sultan se rendit aussitôt dans le voisinage de cette ville, en jurant de tirer à tout prix vengeance des coupables. Aucun des projets qu'on lui proposa ne répondait à son impatience : la force ouverte offroit trop de lenteurs, et la ruse trop d'incertitudes. Retiré dans le château de Dan, il y apprit pour surcroit de chagrin, qu'Aldegonde et ses protecteurs partiraient incessamment sur la flotte de Lusignan

Ce départ eût rompu peut-être à jamais toutes ses mesures et détruit ses plus chères espérances : aucun sacrifice ne lui coûta plus pour parvenir à son but. Il fit donc offrir secrètement la paix avantageuse dont nous venons de parler, sous la seule condition qu'on lui livrerait les trois fugisifs. Aimery rejetta-t-il franchement une proposition si honteuse et si perfide. Crut-il peut-être que la raison d'état si puissante, que la certitude d'épargner par ce moyen l'effusion du sang humain pouvaient l'autoriser à sacrifier un petit nombre d'individus au salut de tout un peuple ? Nous ignorons sa réponse ; mais Aimery était un prince faible, et il était entouré de courtisans corrompus : leur état d'ailleurs était aussi précaire que le sien ; cette paix l'assurait pour long-tems : est-ce donc leur faire tort que de les soupçonner seuls capables d'avoir conclu un traité dont tout

l'avantage était de leur côté. La manière d'ailleurs dont Aldegonde et les chevaliers furent livrés au sultan dans les jardins de Sidon, prouve évidemment que des courtisans de Lusignan avaient trempé dans cette odieuse intrigue : il serait possible même que Coradin se fût chargé de tous les fraix de la fête brillante afin de mieux endormir les victimes que sa vengeance convoitait.

Les autres chevaliers du lion furent aussi surpris qu'affligés, quand ils apprirent le lendemain que leur chef avait disparu avec Henri et Aldegonde. Toutes leurs perquisitions à cet égard devenant absolument vaines, aucun d'eux ne put se rendre un compte satisfaisant de ce singulier événement. Mais à cette surprise succéda bientôt l'indignation la plus profonde, quand ils apprirent qu'on faisait courir dans la ville et à la cour les bruits les plus extraordinaires sur les

causes de cette disparution, qu'on l'attribuait même à une passion criminelle de Frédéric pour la belle Aldegonde: que des gens dignes de foi avaient connaissance depuis long-tems de la naissance des progrès et des suites de cette passion; qu'on savait que Frédéric s'était embarqué avec elle sur un vaisseau qui, le lendemain de la fête, avait mis à la voile pour l'île de Chypre. Eschenbach, furieux de ces propos indécens, rassembla aussitôt tous ses compagnons auxquels les cheveliers noirs ne balancèrent point à s'associer, et marchant à leur tête, il vint demander satisfaction au roi de l'injure faite à leur chef; en offrant de se battre à outrance contre tous ceux qui oseraient soutenir leurs infâmes calomnies. Mais aucun de ces lâches ne ramassa le gantelet: ils protestèrent tous de leur estime pour Frédéric, et des efforts qu'ils allaient

employer pour faire tomber ces faux bruits.

Les bons chevaliers rassurés sur ce point n'en furent ni plus tranquilles, ni plus consolés: l'idée d'une trahison était la seule qui ne venait point se présenter à leurs cœurs sans défiance, et ils imposaient silence au vieux prêtre, quand celui-ci assurait d'un ton ferme que le coup était parti de la cour de Lusignan.

Remarquant que la plupart des européens reprenaient le chemin de leur patrie, et convaincus que leur présence à Sidon était désormais inutile, ils résolurent de s'embarquer pour Acre afin d'y offrir du moins quelques consolations aux dames qu'ils supposaient devoir y continuer leur séjour, et dont la sensibilité mise à tant d'épreuves, allait encore en subir une la plus cruelle peut-être de toutes. Eschenbach en débarquant eut le plaisir d'y trouver son père;

mais ce sentiment fut bien affaibli, quand il apprit qu'Agnès et Claire, parties de Dock sous la protection du sultan, s'étaient rendues à Jérusalem afin d'y joindre leurs époux. Il informa à son tour le vieux chevalier de la disparition subite de ces derniers, et ne put que gémir d'avance sur le sort que la vengeance de Coradin ne manquerait pas aussi de faire éprouver à ces deux dames. Mais Louis le rassura en partie sur ce dernier objet de ses craintes. Il lui raconta que la nouvelle de la paix l'ayant décidé à se rendre aussitôt à Jérusalem avec trois autres chevaliers de leur ordre, pour y prendre les ordres du chef, il n'y avait rencontré ni celui-ci ni Henri, et qu'Agnès et Claire aussi n'y avaient point été vues. Les secrets du harem et la fuite d'Aldegonde n'étant parvenus aux oreilles d'aucun chrétien, le bon Louis supposait que ces chevaliers, après avoir ob-

tenu leur liberté de la générosité du sultan, n'avaient pû prendre le chemin d'Acre, parce qu'à cette époque l'armée de ce prince la tenoit encore assiégée; mais qu'ayant probablement rencontré leurs épouses fort près de Jérusalem, et appris pendant leur marche la signature de la paix, ils avaient profité du départ d'un des vaisseaux qui mettaient alors à la voile pour l'île de Chypre; leur mission dans la Palestine étant finie et les frères de l'union dispersés, pourquoi ne se seraient-ils pas crus autorisés à regagner l'Europe? Eschenbach se garda bien de détruire un erreur si innocente, parce qu'il était inutile d'augmenter des inquiétudes et des chagrins déjà assez multipliés.

Louis le lendemain fit le recensement des membres de l'union, et n'en trouva plus que vingt-trois. On n'avait aucune espérance de pouvoir augmenter ce faible

nombre; car tous les chevaliers prisonniers s'étoient successivement réunis à lui. Des quatre fois quatre-vingts qui avaient quitté l'Allemagne, la plupart avaient trouvé leur mort dans les champs de Césarée, et les autres avaient péri pendant le siége du chateau de Dock. Les vivans rapportaient tous dans leur patrie des cicatrices d'honorables blessures; et la mort glorieuse de Viesenborn ne pouvait manquer d'y rehausser l'éclat de l'union du lion. Louis avant de partir fit célébrer un service solennel pour le repos de son âme, et de celles de toutes les victimes de cette guerre. Le chef de l'union noire s'empressa d'y assister avec tous ses chevaliers, et lui annonça ensuite qu'un vaisseau qu'il tenait prêt les ramenerait tous en Europe; il finit par s'épuiser en protestations d'estime et de reconnaissance qu'il devait à l'ordre du lion, pour les services si-

gnalés qu'il en avait reçus. Sa proposition fut reçue avec joie, mais Eschenbach toujours vivement inquiet sur le sort des deux chevaliers disparus avec Aldegonde, représenta avec fermeté, que quoiqu'il fût personnellement persuadé qu'il n'était rien arrivé de fâcheux à leur chef, les intérêts et la gloire de l'union exigeaient cependant que tous les chevaliers ne quittassent point la Palestine, sans avoir des notions certaines sur ce qu'il était devenu. Il exhorta donc ses camarades à partir sans délai, en offrant de rester avec quelques chevaliers célibataires comme lui, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de doutes sur le sort d'un chef auquel on devait d'ailleurs tant d'attachement et d'égards.

Il n'y eut qu'une voix pour applaudir à la générosité, au dévouement d'Eschenbach: on s'engagea réciproquement à ne manquer aucune occasion de se

donner des nouvelles sur des objets si chers et si intéressans; on se sépara avec tous les sentimens qu'éprouvent des âmes nobles et pures, habituées à partager mutuellement la bonne et la mauvaise fortune.

Le roi Aimery de Lusignan avait passé en Chypre : on ne voyait plus à Acre, que des marchands attirés par les affaires de leur commerce, et dont aucun ne put donner à Eschenbach les renseignemens que son cœur desirait avec tant d'ardeur. Déjà le chevalier se disposait à partir et à essayer si la fortune ne lui serait point favorable ailleurs, quand le vieux prêtre de Nazareth vint se présenter chez lui; il eut de la peine à le reconnaître, car il était déguisé et ses traits étaient changés.

LE VIEILLARD.

Rendez grâces à Dieu... toutes mes

conjectures se sont vérifiées, il n'y a plus de doutes...

ESCHENBACH.

Quoi, vous auriez appris ?...

LE VIEILLARD.

Tout ce que je prévoyais depuis longtems... Dieu veuille que vous puissiez en profiter ! A peine fûtes vous partis, que je mis tout en mouvement pour parvenir à la source de l'horrible complot : j'épiais avec soin tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait à la cour; mais le secret y fut bien gardé, un haussement d'épaules, un geste froid et indifférent, voilà toute la réponse que j'obtins aux questions que je faisais de tems en tems sur le sort de mes pauvres chevaliers. Le roi s'embarqua pour Chypre, et Sidon devint désert : afin de n'avoir rien à me reprocher, je résolus d'étendre mes recherches sur tout

le reste de la contrée; le hasard... ingrat que je suis! La providence, oui, la providence conduisit mes pas vers le château de Dan; après m'être désaltéré à une source d'eau vive, qui en coule à une petite distance, je venais de m'établir sous une touffe de sycomores, pour y prendre le frais, quand une troupe de cavaliers se présenta pour abreuver ses chevaux : deux hommes se détachèrent de la bande, et vinrent s'asseoir à quatre pas de moi; ils étaient placés de manière à ne point m'appercevoir. Voici la conversation qu'ils engagèrent

LE PREMIER.

Qu'a-t-on envie de faire? quelle sera la fin de tout ceci?

LE SECOND.

Je l'ignore, mais pour toutes choses au monde, je ne voudrais pas être à la place de ces chevaliers.

LE PREMIER.

Ni moi non plus: mais ces gens là sont accoumés à braver la mort, je suis sûr qu'ils ont déjà pris leur parti. Te souviens-tu avec quelle fureur ils ont combattu à Césarée? ma foi, si j'avais prévu qu'ils nous donnéraient un jour tant d'occupation, et qu'ils seraient assez imprudens pour s'exposer ensuite de propos délibéré, à la mort la plus cruelle, un bon coup de ma masse d'armes n'aurait pas manqué de faire leur affaire.

LE SECOND.

Tu aurais fait très-sagement. La paix est conclue, nos camarades s'amusent, et nous autres, pauvres diables, nous sommes sans cesse obligés de battre l'estrade pour lui amener de nouvelles victimes... et la récompense? je crois qu'elle sera fort mince.

LE PREMIER.

Le plaisir, peut-être, d'assister à leurs tourmens, car sa fureur est toujours la même... quand j'amenai hier, des environs de Jérusalem, ces pauvres femmes éplorées, quand elles se livrèrent au désespoir en se voyant de rechef jetées en prison, il éclata de rire; j'en conviens, mais par le prophète, pour tout son or, je ne voudrais pas d'une pareille joie!

LE SECOND.

Et ce marchand que nous allons maintenant chercher à Tyr... quel peut être son crime?

LE PREMIER.

C'est sûrement un des complices de la fuite de la sultane.

LE SECOND.

Tant pis pour lui, il pourra bien aussi sauter le bâton.

LE PREMIER.

Toutes ses richesses ne le sauveront pas.

LE SECOND.

Pourquoi non, si nous sommes sages? Camarade, l'occasion est belle... nos bourses sont vuides... qui le saura?... qu'en penses-tu?

LE PREMIER.

Idée divine! touche-là, je te comprens... Allons, marchons... vivent les marchands de Tyr et les gens d'esprit!

En disant ces mots, mes deux Sarrazins que je reconnus alors pour être des officiers, sautèrent sur leurs chevaux et galopèrent vers Tyr. Qui vous rendra les mouvemens de mon cœur, les sentimens cruels dont je fus agité en écoutant cette conversation! je respirais à peine, je croyais déjà voir les instrumens du supplice... j'entendais les cris

d'Aldegonde, du chevalier... Mon imagination sur-tout ne me présentait pour eux aucun moyen, aucun espoir de salut: ma première idée fut de tâcher de me glisser dans le château, d'y prendre des renseignemens plus exacts; mais tous les gardes du sultan me connaissaient trop bien pour que je pusse m'exposer à courir inutilement un pareil danger. Un vieux grec, que je vis occupé à labourer son champ, m'inspira d'autres pensées. Sous prétexte que j'étais très-fatigué et même un peu malade, je lui demandai l'hospitalité, il me l'accorda; je passai quelques jours dans sa cabane, et ce tems fut merveilleusement mis à profit; je prétendis que la chaleur du soleil me faisait beaucoup de bien, et à l'aide de ce petit stratagème, j'eus le loisir de me promener et de m'approcher insensiblement, par des détours, du formidable château; l'examen que

j'en fis n'eut pas d'abord de quoi me rassurer. Il couronne le sommet d'un rocher à pic et par-tout inaccessible; vers la partie du nord seulement, il présente une pente inclinée jusqu'au niveau de la terre, où la nature a formé une ouverture assez large; mais une tour forte et épaisse la ferme, la barre, et s'élevant jusqu'aux murs du château même, elle complette cette inexpugnable enceinte; de petits soupiraux placés de distance en distance et munis de grillages, me firent conjecturer que nos amis pouvaient fort bien être renfermés dans les cachots souterrains de cette tour: pour m'en assurer, je fis à mon retour tomber sans affectation le discours sur le château, mon grec y avait servi de valet pendant plus de six ans; il me fit avec complaisance et avec exactitude la description des moindres réduits, et il prétendit qu'on en comp-

tait trente depuis le toit jusques dans les souterrains; ils n'avaient presque jamais été vuides sous le règne de Saladin, et ce prince sévère en avait plus d'une fois fait en secret le théâtre d'exécutions sanglantes: mais Coradin dès son avènement au trône, en avait fait ouvrir les portes et rendu la liberté à tous les prisonniers; cependant, ajouta le Grec, depuis quelques tems il semble vouloir imiter son prédécesseur, car j'ai vu conduire successivement plusieurs malheureux, qui pourraient bien comme les autres, y trouver la fin de leurs maux. — C'est en vain, que je cherchai à obtenir des indications plus détaillées et plus précises sur ce dernier article: mon hôte ne venant plus que très-rarement au château, ignorait absolument ce qui s'y passait.

Le lendemain, au moment que je me disposais à reprendre le chemin du châ-

teau, je vis une troupe de cavaliers qui approchait de moi avec célérité, et ma surprise fut extrême quand je les reconnus pour des gardes du sultan, conduits par le sultan lui-même. Je me couchai ventre à terre, et ils passèrent. Comme il sortait du château, qu'il prenait le chemin de la Syrie, et que bientôt après je vis arriver ses chameaux chargés de tout son bagage, mon cœur fut saisi de la plus cruelle douleur. Pouvais-je me méprendre au motif d'un départ si précipité? Le tyran ne partait, que parce qu'il venait sans doute de consommer sa vengeance. Mon vif chagrin me faisant oublier dans cet instant le soin de ma propre sûreté, je me levai et je fus aperçu par un des chameliers, qui s'approcha de moi.

LE CHAMELIER.

Qu'as-tu ? tu as l'air bien affligé?

MOI.

On le serait à moins. Je suis un pauvre chrétien : un vœu me conduisait d'Acre à Jérusalem ; et me fiant aux engagemens pris par le sultan Coradin, je marchais sans défiance sur le grand chemin. Près de Samarie je fus assailli par une bande de cavaliers qui, non contens de me prendre tout ce que je possédais, eurent encore la lâcheté de me battre sans pitié, moi pauvre vieillard. J'ai appris que le magnanime sultan tenait justement sa cour dans ce château ; je me suis traîné jusqu'ici pour lui demander justice... Hélas ! je viens de le voir prenant avec rapidité le chemin de Sidon.

LE CHAMELIER.

C'est jouer de malheur, j'en conviens. Ce voyage a eu lieu au moment que nous nousy att endions le moins. Au reste, il est probable que tu n'as rien

perdu en manquant le sultan : les chrétiens n'ont plus rien à attendre de lui, ils lui sont devenus odieux, et il faut avouer qu'ils ont bien mal récompensé sa grandeur d'âme.

MOI.

Je ne partage point leurs fautes, s'ils en ont commises ; car ayant si souvent besoin de la protection du généreux sultan, je ne comprends pas comment ils peuvent avoir eu l'imprudence de l'offenser.

LE CHAMELIER.

Cela demanderait trop d'explications ; et je n'ai pas le tems de t'en donner.... ils lui ont enlevé la femme qu'il aimait le plus... mais patience, il saura bien s'en venger... nous sommes obligés dans ce moment de partir... les misérables ! qu'ils tremblent pour le retour !

MOI.

Je n'ai rien à craindre ; j'ignore tous... Ce retour aura-t-il bientôt lieu ? puis-je l'attendre ici ?

LE CHAMELIER.

Si quelques lunes d'attente peuvent t'arranger, si tu trouves à subsister pendant ce tems, je ne vois pas d'inconvéniens.....

MOI.

Quoi! l'absence du sultan serait si longue ?

LE CHAMELIER.

Peut-être plus longue encore : il se rend à la cour de son père qui habite Antioche dans ce moment. Un courier, dépêché à toute hâte de cette ville, nous a apporté ce matin la nouvelle que la Phrygie et la Cappadoce étaient en pleine insurrection, et que les rebelles s'avançaient contre la capitale. Tu penses bien,

mon ami, que le soin de les dompter et de rendre la paix à l'état n'est pas l'affaire d'une journée.

MOI.

Hélas! je ne vois que trop qu'il faudra faire à Dieu le sacrifice de ma petite fortune.

LE CHAMELIER.

Oui, et tu feras bien de chercher plutôt des consolations dans ta patrie que dans cette terre étrangère.

Dès qu'il m'eut quitté je tombai à genoux pour rendre grâces au ciel de ce qu'en diférant la vengeance du sultan il nous était du moins permis de concevoir encore quelques espérances de salut. Mon courage se ranima, et je m'approchai avec plus d'assurance du château, et surtout de la tour : le terrein sur lequel elle reposait, était garni de buissons épais et vivaces qui végétaient avec force à

l'abri de son ombre. Après m'être bien assuré que je n'étais point aperçu, je m'y glissai en me tapissant le plus qu'il était possible: j'espérais découvrir le soupirail du rez-de-chaussée, et si je réussissais, mon parti était pris de me donner à connaître par quelque signal. Mais ce bonheur ne m'était point réservé: ce soupirail était élevé de plus de quarante coudées au-dessus du niveau de la terre. Au reste, comme les buissons très-fourrés qui tapissaient le pied de la tour empêchaient la circulation de l'air; les murs étaient constamment humides, et j'en trouvai même quelques parties très-endommagées: les pierres de taille dont ils étoient originairement garnis s'en étaient insensiblement détachés, et formaient par ces vides des ouvertures d'une capacité assez grande pour cacher un homme. Je l'essaie sur-le-champ, et en plaçant l'oreille contre le mur, je ne

tardai pas à entendre le cliquetis des clefs, le bruit des verroux et le frémissement des portes. Je crus même entendre une fois des soupirs étouffés et des paroles inarticulées. Je frappai, j'appelai à voix basse, mais personne ne me répondit : j'eus la prudence de ne retourner chez le grec qu'après le coucher du soleil. Enfin tous les plans que mon imagination me présenta tour-à-tour, ne faisant que me démontrer l'impossibilité du succès, si je continuais d'être livré à mes seuls moyens, je me suis hâté de venir me concerter avec vous, et vous pouvez compter sur tous les efforts de mon zèle.

ESCHENBACH.

Ah! si les miens pouvaient le seconder, vous me verriez le plus heureux des hommes!

LE VIEILLARD.

L'exécution de mon plan me paraît

facile. Combien avez-vous de vos chevaliers avec vous ?

ESCHENBACH.

Quatre.

LE VIEILLARD.

C'est tout ce qu'il faut : un plus grand nombre ne ferait que nous rendre suspects.

ESCHENBACH.

Parlez, mon père, expliquez-vous ; quels dangers faut-il courir ? Nous volons sur vos traces !

LE VIEILLARD.

C'est de la modération et du sang-froid sur-tout que je desire : déguisés en pélérins, vous prendrez avec moi le chemin du château de Dan.

ESCHENBACH.

Nous sommes prêts.

LE VIEILLARD.

Je me charge du soin d'obtenir les

sauf-conduits nécessaires: quant à vous, vous prendrez quelques leviers et de forts crampons de fer, que vous cacherez facilement sous vos longues robes de pélérins. Notre marche vers le château sera ensuite calculée de manière que nous puissions arriver dans son voisinage à l'entrée de la nuit. Comme les gardes sont maintenant sans défiance, et que la partie de la tour en est même entièrement dégarnie, il nous sera facile d'arriver jusqu'au pied, à l'aide des buissons, dont je vous ai parlé: une demi-heure de travail suffira alors à vos mains vigoureuses pour percer la muraille, et pour parvenir dans l'enceinte qui renferme les objets de votre tendre sollicitude.

ESCHENBACH.

Fort bien; mais les prisonniers sans doute se trouvent chacun dans un cachot séparé: si nous sommes assez heureux

pour en sauver un, après cette première tentative, qui nous garantit le succès de la seconde? ignorant les détours, les réduits de cette tour formidable, le moindre bruit peut nous trahir, la garde accourra, la crainte du sultan doublera sa fureur, pourrons-nous leur résister? Ah! s'il n'était question que de mourir!... Mais ne livrons-nous pas à une mort certaine et cruelle l'infortunée Aldegonde et nos pauvres amis? Cependant... qu'en pensez-vous?.... Si nous instruisions les chevaliers du temple, si nous leur demandions main forte....

LE VIEILLARD.

Gardez-vous-en bien.... la paix leur offre trop d'avantage pour qu'ils s'exposent à en perdre les fruits... écoutez.... rendez-vous à Rechob où vous m'attendrez, pendant que je terminerai l'affaire du sauf-conduit.... Il faut absolument

oui, il faut que je trouve un prétexte pour me glisser dans le château, et y prendre des renseignemens exacts sur la force et l'état de sa garnison .... Adieu, chevaliers, Dieu vous protège en attendant!

Le bon prêtre partit, et les chevaliers se rendirent à Rechob où ils arrivèrent sans accident. Ils l'attendoient déjà depuis près de trois jours avec les plus vives inquiétudes, quand enfin le vieillard se présenta à leurs regards; la joie et l'espérance semblaient animer les siens, et il leur parla en ces termes: « Le même prétexte que j'avais employé avec le chamelier, me servit aussi à obtenir l'entrée du château, mais les varlets ne se décidèrent à m'accorder un gîte pour la nuit, que quand j'eus réussi à les persuader qu'une violente douleur d'entrailles me mettait dans l'impossibilité d'aller plus loin. On me dressa une botte

de paille dans l'écurie, et on m'y porta, bien sûr que mon agonie ne serait pas longue. Dès que la nuit parut, ces gens après avoir pansé leurs chevaux partirent tous pour gagner la cantine du château, et je profitai de cet instant pour me glisser vers la tour, en longeant une grande avant-cour placée au nord. La lune j'était quelques rayons incertains, tout était tranquille et solitaire, aucun mouvement de soldats ou de gardes ne se faisait entendre autour de moi. Un escalier en limaçon, qui conduit probablement aux différens réduits de la tour, s'élevait depuis sa base jusqu'au toit. Je me blottis derrière une grosse pierre, et j'attendis l'heure de minuit : dès que je l'eus entendu sonner, je m'approchai de l'escalier, qu'à ma très grande douleur je trouvai barré par une épaisse porte de fer. Il me fallut regagner tristement mon écurie, où je

passai une nuit dont vous vous représenterez facilement la longueur et l'anxiété. Les varlets ne manquèrent point le matin de s'informer de mon état, et ils me félicitèrent tous quand ils crurent s'apercevoir que je me portais mieux; l'un d'entr'eux, qui avait passé en Sicile dix années dans l'esclavage, et qui avait eu à se louer des chrétiens, eut même la générosité de m'apporter de la nourriture: mais tous mes efforts pour l'engager dans une conversation qui pût me mener plus directement à mon but furent inutiles: j'en appris seulement que deux cents hommes formaient la garnison du château; du reste pas un mot des prisonniers. Vers le milieu du second jour, je priai mon homme de me conduire en plein air, afin que je pusse réparer au soleil les forces dont je disais avoir besoin pour mon prochain départ. Je fus obéi, et il me mena dans l'avant-

cour : j'y revis la tour, et après avoir témoigné à mon guide ma surprise sur la singularité de sa construction, je ne craignis pas de lui en demander la destination : il me répondit assez sèchement, que c'était une prison.

MOI.

Est-elle vide ?

LE VARLET.

A-peu-près.

MOI.

Il s'y trouve donc quelque malheureux ?

LE VARLET.

Oui, oui ; dans le souterrain.

MOI.

Ils doivent être bien mal à leur aise.

LE VARLET.

Pourquoi ne se sont-ils pas mieux conduits ; on les y a renfermés par ordre de

notre invincible sultan ? Dieu nous garde de sa colere !

MOI.

Quelques grands seigneurs de sa cour sans doute ?

LE VARLET.

Je l'ignore ; je ne les ai point vus : mais la précaution que le sultan a prise, avant son départ, de munir de son sceau les portes de leur prison, prouve combien Il est intéressé à s'assurer de leurs personnes.

MOI.

Grand Dieu ! ils sont donc condamnés à mourir de faim ?

LE VARLET.

Oh ! quant à cela, ils sont moins à plaindre que moi : j'ai aidé plus d'une fois le geolier à porter la nourriture qui leur est destinée : une ouverture fermée d'une plaque de fer et pratiquée dans le

mur au-dessus de chaque cachot, sert, quand on la découvre, à leur faire passer ce dont ils ont besoin, mais personne ne peut ni les approcher, ni les voir.

MOI.

Mais s'ils tombaient malades pendant l'absence du sultan ?

LE VARLET.

Dieu seul pourrait les sauver. Qui oserait briser le sceau sacré de notre souverain seigneur ?

MOI (*montrant du doigt les colonnes qui servent de soutien à l'escalier.*)

C'est là sans doute la garde nombreuse qui veille à la sûreté des prisons?

LE VARLET.

Bon vieillard! ta vue est faible; ce que tu prends pour des soldats sont les colonnes de l'escalier; il suffit que le château même soit bien gardé: qui pourrait s'ap-

procher ou insulter cette tour si forte, si bien munie ?

MOI.

Oui, oui, je comprends... grand merci, mon ami ! ce soleil m'a fait un bien infini. J'essayerai aujourd'hui encore, si mes forces me le permettent, de quitter le château et de regagner la plaine.

LE VARLET.

Cela ne sera pas si mal imaginé, car si le châtelain apprend qu'un étranger a passé la nuit ici, nous pourrions fort bien nous en ressentir.

MOI.

A Dieu ne plaise que votre générosité à mon égard soit si mal récompensée ! Donnez-moi le bras bien vîte, mon ami, je pars sur le champ... je ne vous oublirai point dans mes prières.

Le bon varlet me conduisit jusqu'à la porte du château, et dès que

le détour de la rampe taillée dans le roc m'eut dérobé à sa vue, je fis telle diligence, qu'au coucher du soleil, j'ai pu apercevoir les tours de Rechob.

ESCHENBACH.

Fort bien, mais où en sont nos espérances ?

LE VIÈILLARD.

Ne sont-elles point fondées sur mon récit même ?

ESCHENBACH.

Je les cherche d'un œil avide, mais je n'en vois pas même l'ombre.

LE VIEILLARD.

Quoi, vous ne voyez pas que les choses sont arrangées de manière à laisser subsister notre plan tel que je l'avais conçu d'abord ? Vous venez d'entendre que la tour n'est gardée ni en dedans, ni en dehors ; eh bien, une fois

introduits, nous ne cesserons de percer les plafonds des cachots, jusqu'à ce que nous ayons délivré toutes les personnes qui nous intéressent. Ce travail sans doute exigera beaucoup de tems et de travaux, mais il est question du salut de tout ce qui nous est cher.

ESCHENBACH.

Qui pourrait, qui oserait regretter ses peines dans une occupation si douce, si sacrée! marchons, mes amis! l'intrépide Lion nous précède, nous appèle.

Les chevaliers en partant, se chargèrent d'autant de comestibles qu'ils en purent porter, afin de ne point succomber au besoin, pendant le travail long et pénible qui les attendaient, et qu'ils ne voulaient d'ailleurs se mettre à l'œuvre que pendant la nuit, pour être d'autant mieux à l'abri de toute surprise. Différens instrumens, tous nécessai-

res au succès de cette importante entreprise, furent joints à ceux désignés par le prêtre, et l'on se mit en route, plein de courage et de confiance. Minuit sonnait, quand on arriva au pied de la tour; mais le travail, quoique poussé avec un zèle et une ardeur infinis, n'avançait que lentement, parce que la muraille se trouva plus épaisse et plus forte qu'on ne s'y était attendu. Déjà deux heures s'étaient écoulées dans cette occupation laborieuse, quand le prêtre qui faisait la garde, s'avança vers eux ; à pas précipités, pour les avertir qu'une troupe de cavaliers descendait de la partie droite du château et semblait s'approcher. Les chevaliers jetèrent leurs outils et mirent l'épée à la main : c'était la ronde, que les Sarrazins faisaient régulièrement toutes les nuits autour de l'enceinte du château. Comme ces sortes de devoirs se remplissent ordinairement

pendant la paix, avec un peu de négligence, il est probable que les soldats eussent passé leur chemin sans s'arrêter, si par malheur deux gros chiens dont ils étaient accompagnés dans ces occasions, n'eussent donné de la voix après avoir éventé nos chevaliers. Le commandant de la ronde arrêta sur le champ sa troupe et fixa l'attention de ses soldats sur cet aboiement inusité; mais l'un d'eux ayant observé que les chiens avaient probablement dépisté une pièce de gibier dans les taillis de la tour, et le bruit ayant cessé peu de tems après, la ronde passa outre.

Le danger que les chevaliers venaient de courir était extrême, car les dogues aussi exercés que vigilans s'étaient d'abord lancés sur le pauvre prêtre, et eussent probablement contribués à tout découvrir, si Eschenbach prompt comme la foudre, ne les eût tués de deux revers de son sabre. Ils redoublèrent alors

d'activité, et elle ne tarda pas à être récompensée, car la dernière pierre roula bientôt dans le fond du cachot, et une voix tremblante et inconnue demanda en italien, ce qu'on voulait, ce que signifiait ce bruit extraordinaire.

LE PRETRE (*qui seul entendait cette langue.*),

Qui que tu sois, espère, tes libérateurs s'approchent ! éloigne toi de l'ouverture, afin que nous puissions l'élargir.

LE PRISONNIER.

Dieu soit loué! son saint nom soit béni, si vous êtes des hommes, des amis !

Les chevaliers se présentèrent à l'ouverture, et après avoir sondé la profondeur du cachot, ils y sautèrent sans délibérer : on donna ensuite la main au prêtre, qui montra la même résolution et se mit à interroger le prisonnier.

LE PRETRE.

Qui es-tu, et par quel événement te trouves-tu ici.

LE PRISONNIER.

Je suis un marchand de Tyr : j'y faisais un gros commerce sous les auspices du sultan. Sa garde m'a enlevé il y a quelques jours dans ma maison, et m'a impitoyablement jeté dans ce cachot.

LE PRETRE.

Ah, je me souvient de l'aventure!.... et quel est ton crime ?

LE PRISONNIER.

Je l'ignore. Je n'ai été encore ni interrogé, ni confronté avec mes accusateurs.

LE PRETRE.

Aurais-tu vendu peut-être quelques marchandises à la favorite de Coradin ? Cette femme t'est-elle connue ?

LE PRISONNIER.

Ah, je ne la connois que trop bien! J'ai appris avec douleur que l'ingrate avait quitté son bienfaiteur; mais Coradin serait dans une grande erreur, s'il pouvait croire que j'ai été d'intelligence avec elle. Je vous jure, mes amis, que si ma coupable fille avait cherché un asile chez moi, j'aurais été le premier à la livrer à son seigneur et maître.

LE PRETRE.

Sa fille? quoi! tu serais...?

LE PRISONNIER.

Oui, je suis le malheureux Zélano, le père de la fugitive.

LE PRÊTRE.

Le père dénaturé qui vendit à prix d'or son enfant à un voluptueux sans pudeur! l'auteur de tous les maux que nous cherchons maintenant à réparer? Grand Dieu! tes jugemens sont incom-

préhensibles ! pendant que l'innocence languit encore dans ces cachots, le coupable est sauvé ! Ah, si je n'écoutais qu'une juste vengeance.....

ZÉLANO.

Ayez pitié d'un infortuné ! permettez que je retourne à Tyr, vous y chercher une récompense bien au-dessus de vos espérances.

LE PRÊTRE.

Tais toi, misérable ! tu crois pouvoir tout racheter avec de l'or, parce que ton âme basse ne connaît rien au-dessus de sa valeur. Ne crains rien cependant, ces braves chevaliers ne s'opposeront point aux décrets de la providence, c'est elle seule qui a amené ta délivrance, tu l'obtiendras : la vengeance éternelle saura t'atteindre. »

Zélano mit alors les chevaliers au fait

de tout ce qu'il avait observé, et quand il fut convaincu qu'ils n'étaient point attachés au service du sultan, il se répandit en protestations de repentir et d'offres de services, qu'on écouta froidement et avec la défiance que sa lâcheté méritait. On lui conseilla de se rendre sans délai à Rechob, ville chrétienne où il serait à couvert de la poursuite de Coradin; et dès qu'on l'eut mis en liberté il se hâta de disparaître à leurs yeux. D'après ses indications, ils eurent lieu de présumer que les réduits des prisonniers qui les intéressaient se trouvaient immédiatement au-dessus du cachot de Zélano : le bruit des chaînes qu'ils entendoient quelquefois assez distinctement, ne leur laissa bientôt plus aucun doute sur la vérité de cette conjecture. Mais l'aurore qui allait paraître les mit dans la nécessité de suspendre leurs travaux, parce que le jour devant naturel-

lement ramener une plus grande surveillance dans le château, pouvait facilement les exposer à être entendus et découverts. Après avoir pris quelque nourriture, ils s'étendirent à terre et cherchèrent à trouver dans le sommeil la nouvelle vigueur qui allait leur devenir nécessaire : les inquiétudes et les fatigues de cette nuit laborieuse les eurent bientôt profondément assoupis.

Pendant que les infortunés étaient ainsi livrés aux douceurs du sommeil, un accident que leur prudence n'avait pas su prévoir, vint tout-à-coup anéantir toutes les espérances, et les précipiter eux-mêmes dans l'abîme dont leur générosité s'apprêtait à tirer Frobourg et les deux compagnons de son infortune. Cette ronde, qui la nuit dernière avait passé près de la tour, voyant à son retour dans le château que les chiens ne l'y avaient point suivie, fut inquiète d'une

absence si peu naturelle, et après une attente inutile de quelques heures, elle détacha des soldats pour aller à la recherche. On appela; on donna le signal accoutumé, mais rien ne parut : on se souvint enfin que les animaux s'étaient obstinés à ne point quitter le buisson fourré qui masquait le pied de la tour, et on craignit qu'ils n'y fussent devenus la proie de quelque bête sauvage. Les soldats, pour s'en éclaircir, entrèrent dans le taillis, et ne tardèrent point à trouver les restes inanimés de leurs fidèles compagnons qui portaient les empreintes non équivoques d'un fer meurtrier : ils s'approchent, et découvrent l'ouverture pratiquée dans la tour.... aussitôt deux d'entr'eux s'emparent avec précaution de l'issue, pendant que les autres courent à perte d'haleine donner l'alarme au château. Tout à l'instant même y est sous les armes : on arrive; les cheva-

liers, le prêtre sont trouvés, ils sont surpris dans le sommeil, liés et garottés avant qu'aucun mouvement de leur part ne puisse présenter l'ombre même d'une résistance à cette attaque aussi inopinée que funeste. On les enlève.... ils ouvrent les yeux.... qu'on juge de leur surprise et de leur désespoir ! les chaînes dont on les chargea, les menaces injurieuses dont ils furent accablés, étaient le moindre de leurs maux; mais il fallait renoncer à une idée chérie, à celle de délivrer leur chef et ses amis. Le châtelain ordonna qu'on les portât dans une salle voisine: son projet était de les y interroger sur les détails de leur plan; sur le chemin sur-tout qu'avait pris le marchand de Tyr, disparu de son cachot. Les chevaliers ne répondirent que par le silence du mépris à toutes ses questions: la menace des tourmens dont on leur présenta l'appareil effrayant ne put ébranler

leur fermeté. Voyant enfin que toutes ses tentatives étaient inutiles, et n'osant prendre une résolution définitive dans une affaire si grave, le châtelain prit le parti d'informer le sultan de cette singulière aventure, et de lui demander ses ordres. Quant aux chevaliers, on les garda à vue dans la même tour, et ils furent traités avec assez de douceur jusqu'au retour du courrier. Quelle que fût la diligence de celui-ci, il ne put revenir qu'au bout de deux lunes. Il avait trouvé Coradin en Cappadoce, obligé de se retirer précipitamment avec son armée sur laquelle les rebelles venaient de remporter un grand avantage. On pense bien que ce funeste événement n'était point propre à lui inspirer des sentimens de clémence; aussi les premiers transports de sa colère, en apprenant l'audacieux projet des chevaliers, furent-ils terribles; il jura qu'ils le paieraient de

leur tête; mais pour savourer mieux sa vengeance, il se proposa d'en être lui-même le témoin, dès que les mouvemens des rebelles lui permettraient seulement de respirer. Il ordonna que le châtelain pour punition de sa négligence fut publiquement destitué, et que le nouvel émir chargé de l'exécution et du soin de lui succéder, transportât, sans délai, tous les prisonniers dans le château de Thabor. Ils devaient y être mis dans les prisons taillés dans le roc, et sans aucune espèce de communication l'un avec l'autre. Mais une maladie assez grave empêcha ce nouvel émir de suivre de près le courrier porteur de ces ordres sévères. Le pauvre châtelain, inquiet même pour sa vie et furieux d'ailleurs de voir ses anciens services si mal récompensés, forma en secret le projet de se mettre à couvert et de se venger en délivrant tous les prisonniers

avec lesquels il comptait fuir ensuite dans quelque port chrétien. Mais ce second projet n'eut pas un plus heureux succès que celui des chevaliers : il fut trahi, et l'émir, rétabli de sa maladie, arriva au moment qu'on s'y attendait le moins : le châtelain alors grossit lui-même le nombre des prisonniers qu'il voulait délivrer.

Le nouveau commandant s'empressa d'exécuter avec la plus grande ponctualité les ordres du sultan. Lès dames placées dans des litières séparées et les chevaliers sur des chameaux, furent transportés à Thabor. Ils étaient tous au secret : toute communication entr'eux, toute connaissance de leur sort réciproque et de celui qui les attendait, furent écartés avec soin. Quelle eût été la douleur de Frédéric et de Henri, s'ils avaient eu la moindre idée que leurs fidelles et tendres épouses se trouvaient si près

d'eux! On arriva: les prisons heureusement, quoique taillées dans le roc, étaient bien aérées, sèches, assez spacieuses et suffisamment éclairées par la lumière du jour. Comme les occupations de Coradin retarderont encore long-tems les effets de sa vengeance, quittons un instant nos pauvres prisonniers, pour nous occuper du sort de ceux de leurs compagnons d'armes qui, plus heureux qu'eux, avaient eu le bonheur de quitter cette terre d'infortunes, et de reprendre le chemin de leur patrie.

Arrivés successivement dans les îles de Chypre et de Crète, toutes leurs tentatives pour y apprendre des nouvelles de leur chef et des dames, avaient été inutiles: abordés ensuite en Sicile, ils n'y furent pas plus heureux. Si quelque chose avait été capable de leur offrir une consolation dans leurs peines, ils l'eussent certainement trouvée dans l'accueil

plein de tendresse et de générosité du jeune roi Frédéric de Sicile. Il versa des larmes amères sur la perte de tant de braves chevaliers; il partagea sur-tout vivement les inquiétudes qu'inspirait le sort incertain de Frédéric, qu'il nommait son libérateur et son père. Voyant que toutes ses instances pour les retenir dans ses états étaient inutiles, et que l'amour de la patrie les mettait au-dessus de toutes ses offres, il voulut du moins les équipper de manière à ce qu'ils pussent y reparaître dans l'éclat qui convenait à leur naissance et à la réputation de leur ordre. Par ses soins, ils furent abondamment pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, et au moment qu'ils vinrent pour prendre congé de lui, le jeune monarque fit signe à Louis, et s'écarta avec lui du gros de l'assemblée. Après l'avoir informé que depuis longtems il nourrissoit un vif desir d'être reçu

dans l'ordre des chevaliers du lion, il le pria de lui dire franchement s'il croyait qu'il pût se livrer à cette espérance. Louis, après l'avoir remercié au nom de tout l'ordre de l'honneur que cette proposition leur faisait, lui observa que n'ayant lui-même pas obtenu encore les degrés supérieurs, il était hors d'état de lui donner une réponse satisfaisante sur la manière la plus propre à atteindre ce but. Mais ce qu'il lui ajouta sur la multiplicité et la difficulté des épreuves, n'ayant fait qu'enflammer la noble ardeur dn jeune prince, il fut résolu qu'au printems prochain ce dernier se rendrait lui-même en Allemagne, sous un nom supposé, et qu'il se présenterait aux chefs pour y subir les formalités de sa réception, si d'ici à cette époque ils ne l'informaient point de l'impossibilité que pouvait offrir son admission.

Louis prit ensuite congé de lui : une

galère royale les transporta rapidement en Italie, d'où ils continuèrent leur route à grandes journées vers l'Allemagne. L'hiver venait d'y répandre ses frimats, et la neige couvrait les fertiles campagnes de la Suabe quand ils y arrivèrent. Les arbres dégarnis, le silence des oiseaux, la vaste solitude des forêts et des plaines, tout présentait la triste et mélancolique image du sommeil de la nature.... et cette image cependant avait plus de charmes pour le cœur de nos chevaliers, que l'aspect des riches et verdoyantes campagnes de l'Italie. Ils retrouvent avec un doux saisissement les hauts sapins de la terre qui avait servi de premier théâtre aux jeux de leur enfance : que de souvenirs !.... ils croient reposer encore sous la même ombre qui les avait reçus dans des jours de chasse ou de manœuvres guerrières. L'affligée Euphrosine elle-même soulève le voile

de son deuil, et sent renaître pour la première fois le sentimens d'un plaisir banni de son cœur depuis si long-tems. Tous ils remercient d'un regard amical et caressant les bons villageois que le bruit des chevaux fait accourir sur le seuil de leurs portes, et dont la joie curieuse s'exprime avec une naïve vivacité : leurs oreilles si long-tems frappées d'accents étrangers, se rouvrent à la touchante harmonie de la langue maternelle : de vieilles connaissances se présentent ; en un mot, un coup-d'œil suffit pour se comprendre, pour retracer une foule de touchans souvenirs. Le château paternel se montre enfin aux regards de Louis : il saisit avec ardeur la main de son épouse, celle de sa sœur, et les presse sur son cœur. Que pouvait-il leur dire ? quels mots peuvent rendre ce qu'on éprouve dans ces doux et rares instans ? Arrivé sur la mi-côte, il ordonne

de déployer l'étendard du lion, pour annoncer son arrivée aux habitans du château. Bientôt le son aigu du clairon fait entendre qu'on est aperçu : les chiens fidèles qui flairent de loin leurs maîtres donnent de la voix, ils s'agitent, ils gémissent, ils courent çà et là.... vous les auriez vus enfin indociles à la voix qui cherche à les retenir, s'élancer tout-à-coup hors des poternes, au-devant des nouveaux venus, et faire mille caresses aussi turbulentes que touchantes aux hommes et aux chevaux : les cris de joie des varlets, des hommes d'armes, le tumulte établi dans tout le château parviennent enfin aux oreilles du vieux comte. Il avait déjà eu des nouvelles des désastres de la Palestine, et on lui avait fait le récit du combat sanglant de Césarée; mais personne n'avait pu l'instruire de ce qu'étaient devenus ses enfans. Ces doutes même avaient contribué

à lui faire adopter les conjectures les plus sinistres; et l'idée de la mort de ses fils, de la captivité honteuse de leurs épouses en affaiblissant insensiblement sa santé, le tenait depuis long-tems éloigné de toute occupation étrangère à sa douleur. Pour surcroit de peine et d'affliction, il avait perdu la veille son épouse, la chère et fidèle compagne de sa vie: elle avait succombé à ses incertitudes cruelles sur le sort de ses enfans. Le vieillard écoute.... il entend prononcer le nom de son fils, il trésaille.... il s'avance.... Il fait signe qu'il veut parler, mais son organe se refuse à ses efforts, il a besoin de ramasser toute sa vigueur pour demander d'une voix tremblante, mais avec un air imposant cependant: est-ce là le pas du lion?

LOUIS.

C'est lui; il revient de la Palestine,

impatient de rentrer sous le toit paternel.

LE COMTE DE FARNSBOURG.

Qu'il entre! qu'il se hâte d'entrer, s'il veut jouir encore de mes derniers embrassemens.....

A l'instant même la porte s'ouvre avec bruit, et toute la foule se précipite aux genoux du vieillard qui la bénit avec les plus vives expressions de la joie et de la tendresse : tenant ensuite Euphrosine et Louis embrassés, il leur annonce avec précaution la perte qu'ils viennent de faire dans la personne de leur mère, et sans leur laisser le tems de s'abandonner aux transports de leur douleur, il les prévient que la meilleure manière d'honorer sa mémoire sera de remplir la dernière volonté qu'elle l'a chargé de leur transmettre. Je sens, m'a-t-elle dit, que je n'ai plus que quelques instans à

vivre, et si mes pressentimens ne me trompent point, vous aurez bientôt d'autres pertes plus sensibles que la mienne à pleurer : mais dites à ceux de mes enfans que vous aurez le plaisir de revoir, qu'après les premiers hommages rendus à ma mémoire par leur douleur, je n'en accepte plus d'autres que ceux qui seront dignes des enfans du Lion. Hélas ! ce courage qu'elle vous demande, je crains bien aussi d'en avoir fortement besoin... Où est Agnès? où sont les époux de mes filles? L'épée du Sarrazin a-t-il tout détruit? cette petite troupe qui vous entoure est-elle tout ce que je puis espérer de revoir?

LOUIS.

Le Lion a fait de grandes pertes, mais vous pouvez espérer de serrer dans vos bras paternels, ce que vous avez de plus cher.

FARNSBOURG.

Agnès sans doute et les fils de Frobourg ?

LOUIS.

Oui, si Dieu daigne guider leurs pas: empressés de nous rendre ici, où des devoirs plus sacrés semblaient nous appeler, nous n'avons pu attendre leur arrivée à Acre.

FARNSBOURG.

J'adore, ô seigneur, les décrets de ta providence! mais daigne ne point appesantir ta main sur des hommes, qui ne se sont unis que pour le maintien de la justice et pour la gloire de ton nom !.... Maintenant, mes enfans, racontez-moi comment vous avez soutenu celle de l'union dans les champs de la Palestine ?

Louis fit alors au vieillard un récit détaillé de tous les évènemens, qui dans ce court espace de tems, avait changé

la face des affaires en Asie. Un profond silence régnait parmi tous les auditeurs ; il ne fut interrompu qu'au moment du récit de la mort tragique de Viesenborn : son héroïque dévouement et les sanglots d'Euphrosine ; arrachèrent à toute l'assemblée un cri d'admiration et de douleur : que ces larmes, dit le respectable chef, soient les dernières ! Euphrosine, c'est à toi, que je dois la gloire d'être le père d'un héros dont le nom sera à jamais un sujet d'émulation et d'honneur pour notre union : elle vous annonce par ma bouche, qu'un monument lui sera élevé, qu'il sera orné de tous les trophées de nos différens degrés militaires, et qu'on y lira cette inscription glorieuse : » *Il ne les porta point* » *pendant sa vie, mais il les mérita tous* » *par sa mort.* » Allez maintenant, mes enfans, chercher un repos dont vous devez avoir besoin : nous délibé-

rerons demain sur l'espèce des consolations que nous devons à nos bons et fidèles amis de Frobourg.

On obéit, mais Louis en se retirant dans son appartement avec son épouse, apperçut dans tous ses traits les traces visibles d'un chagrin profond; et lui en demanda les motifs.

ADÉLAÏDE.

Peux-tu me le demander? la tendresse filiale aussi ne m'impose-t-elle point des devoirs sacrés et pressans? Mon père...

LOUIS.

Que tu me rends peu de justice! pourrais-je avoir oublié le bon et respectable vieillard auquel je dois mon Adélaïde et tout le bonheur de ma vie? Demain, mon amie, nous rendons les derniers honneurs aux restes de ma mère, et après demain, nous volons ensemble au château de Frobourg.

Ah, je n'en attendais pas moins du plus tendre des époux et du meilleur des fils!

La précaution de la sensible Adélaïde était inutile : son père avait appris qu'une troupe de chevaliers du Lion avait passé par l'Helvétie, pour se rendre en Suabe, et sa vive tendresse lui faisant espérer que ses enfans pourraient être du nombre, il s'était hâté d'accourir au château de Farnsbourg : son âge avancé, les rigueurs de la saison, rien ne put l'arrêter : il fut dans les bras de sa fille, au moment de son réveil; instruit de son arrivée, Farnsbourg vient partager sa joie; leurs larmes et leurs espérances se confondent : le premier récit est répété, mais chacun d'eux devenu plus fort par la présence de l'autre, trouve des consolations, que seul il n'eût pas même osé soupçonner,

Le reste de la journée fut consacré au deuil : on célébra avec pompe les obsèques de la comtesse; et tous les vassaux, tous les voisins de Farnsbourg s'empressèrent de lui donner en cette occasion une preuve de leur respect et de la part qu'ils prenaient à ses chagrins. Au moment qu'on s'était assemblé dans le salon, pour y terminer par le festin d'usage, la solennité du jour, un chevalier d'un âge très-avancé vint se mêler parmi la foule; personne ne le connaissait, son habillement le distinguait de tous les autres convives; il portait un pourpoint fourré, taillé à la mode du siècle de Charlemagne; et il se plaça au bout de la table, morne, triste, silencieux; sa figure vénérable, ses longs cheveux blancs, sa barbe plus longue encore, tout en lui excitait la surprise et commandait le respect : personne n'osa l'interroger, parce qu'on

croyait généralement que c'était quelque parent de la famille, qui avait quitté sa solitude pour venir ainsi offrir une larme à la mémoire de la défunte : mais le comte de Farnsbourg qui ne pouvait partager cette erreur, et qui pensait au contraire, que ce convive mystérieux avait été amené par quelqu'un de ses voisins, remit à la fin du repas, l'envie extrême qu'il avait de satisfaire sa curiosité : il était d'usage alors, qu'à la fin de ces sortes de repas, chacun des convives but au salut éternel du mort dont on venait de célébrer les funérailles; la coupe faisait la ronde, il fallait l'avoir vidée de manière, qu'en la renversant ensuite sur le pouce gauche, aucune goutte de la liqueur ne vînt à briller sur l'ongle. (*a*) Farnsbourg fidèle aux

(*a*) C'est de cet usage, que vient notre proverbe : *rubis sur l'ongle.*

Note du traducteur.

mœurs de ses ancêtres, ordonna que l'épreuve redoutable fût commencée; elle l'était en effet, car l'apparition de la moindre goutte suffisait pour faire croire qu'un nouveau deuil viendrait bientôt se répandre sur la famille de l'hôte qui donnait le repas. Déjà le succès le plus complet avait rassuré tous les esprits, quand l'étranger dont le tour était venu, se levant avec gravité et fixant d'un œil sombre les convives, dit au comte de Farnsbourg : » Chevalier, on ne flatte » plus à mon âge : permettez donc que » je sois dispensé de boire. »

FARNSBOUG.

Quelqu'affligeante qu'une vérité puisse être pour moi : je l'ai toujours préférée aux tourmens de l'incertitude et aux dangers de la flatterie : buvez donc sans crainte, je suis le chef d'une famille habituée à ne point redouter la mort.

L'ÉTRANGER.

Vous le voulez, je serai vraie.

En disant ces mots, il prit la coupe, l'approcha de ses lèvres, eut l'air de boire à long traits et affecta même d'aspirer fortement toutes les gouttes qui pouvaient encore humecter le fond du vase : cela fait, il le retourne sur son pouce... Mais comment dépeindre la surprise et le chagrin de tous les convives! le vin entier s'épand et coule sur la table... Voilà bien des larmes, dit froidement l'étranger, vous êtes heureusement témoins des efforts que j'ai faits pour en tarir la source, mais qui peut arrêter les décrets de l'implacable destin ?... Le comte de Farnsbourg après avoir été plongé pendant quelques momens dans une profonde rêverie, dit enfin avec un sourire et un air serein à l'étranger : » Si ces larmes me regar-

dent, je suis prêt, la mort n'a rien qui m'effraye; depuis long-tems j'ai fait connaissance avec elle, mais vous même, ne vous donnerez-vous pas à connaître? Je me souviens d'une ancienne tradition... — Vous passerez aujourd'hui la nuit dans ce château, et vous ne vous refuserez pas, j'espère, à satisfaire ma vive et juste curiosité? — »

L'ÉTRANGER.

J'accepte votre invitation, et je répondrai à votre attente.

On leva alors le couvert, et tous les convives vinrent successivement prendre suivant l'usage, la main de leur hôte et la lui serrer en signe de remercîment et d'affection. L'étranger seul ne se présenta point : le comte étonné de cette marque d'inattention le chercha des yeux, mais ne le trouva point; il avait disparu, et personne cependant ne

l'avait vu sortir ; on ne fut pas plus heureux dans les perquisitions qu'on fit à l'instant même dans tous les appartemens du château. Effrayées et consternées, les dames se réfugièrent dans un coin du salon, n'osaient respirer et croyaient avoir tenu table avec un revenant. Il devint pendant tout le reste de la journée, le seul sujet de la conversation : chacun faisait part de ses conjectures, et chacun croyait avoir remarqué en lui quelque choses de particulier et d'extraordinaire. La nuit vint, on annonça le soupé, et tous les yeux se portèrent machinalement vers la porte, pour voir s'il se présenterait ; il n'arriva point, et les plus courageux même s'en trouvèrent plus à l'aise. La bonne chère fit bientôt diversion aux premières inquiétudes, la gaîté se rétablit, et l'aventure était à-peu-près oubliée, quand l'heure de se retirer arriva :

le vieux comte de Farnsbourg seul, un peu piqué d'avoir été berné par l'étranger qu'il avait eu la bonne foi d'attendre, prenait d'assez mauvaise humeur le chemin de son appartement : deux varlets le soutenaient le long du corridor qu'il avait à traverser; quand il parvint près de l'allée qui conduisait à la chapelle du château, il crut y apercevoir le mystérieux inconnu, qui, les mains croisées sur sa poitrine, avait l'air de méditer profondément. La lueur vacillante d'une lampe éclairait faiblement son visage, qui en paraissait plus vénérable, mais aussi plus funèbre. Farnsbourg s'arrêta et l'examina avec attention : » ne voyez-vous rien là bas, dit-il aux deux serviteurs. »

LES DEUX SERVITEURS.

Rien qu'une lampe qui va s'éteindre : desirez-vous, seigneur, que nous y remettions de l'huile ?

FARNSBOURG.

Oui, et revenez.

Les serviteurs obéirent, la lumière devint plus vive, et Farnsbourg n'en distingua que mieux le vieux chevalier : celui-ci alors quitta son air méditatif, et fit trois fois signe au comte d'approcher.

FARNSBOURG (*aux serviteurs.*)

Vous pouvez vous retirer ; je n'ai plus besoin de vos services, et il me reste d'ailleurs quelques prières à faire dans la chapelle.

UN DES SERVITEURS.

Permettez, seigneur, que nous attendions ici votre retour ; vous êtes faible encore, vous pourriez avoir besoin de notre secours.

FARNSBOURG.

Bien ! j'y consens.

Il s'avança ensuite vers l'inconnu ;

mais celui-ci le voyant approcher, lui fit signe de le suivre dans la chapelle : la porte en était ouverte ; elle était fortement éclairée, et la pierre qui fermait le caveau sépulcral se trouvait soulevée. Le conducteur de Farnsbourg s'arrêta au bord, et lui présenta affectueusement la main. » — Tu sa eu la bonté, lui dit-il, de m'offrir, pour cette nuit, l'hospitalité dans ton château ; je l'ai acceptée, et je t'ai conduit ici pour t'en remercier : je prévois, à la vérité, qne le genre de ma reconnaissance pourra te déplaire ; mais je me souviens aussi que tu t'es annoncé pour aimer, par-dessus tout, la vérité ; et je vais te servir en conséquence. Regarde.... mais non, il nous faut plus de témoins : attends un moment, je vais les chercher. » — Il s'éloigna alors avec toute la vigueur et la vivacité de la jeunesse, laissant le comte en proie à tous les sentimens de la surprise et de l'inquiétude.

Il était clair que l'inconnu était un être surnaturel : mais quelle était sa mission ? quels sinistres événemens allait-il annoncer ? que signifiait ce caveau ouvert ?.... Farnsbourg n'eut pas le tems de trouver la solution de ces énigmes : l'inconnu était de retour, et il conduisait le vieux Frobourg, Louis, Adélaïde et Euphrosine : tous regardaient d'un œil fixe, tantôt leur conducteur, tantôt ce caveau ; la pâleur de la mort était sur le visage des dames, et les cheveux des chevaliers se hérissaient involontairement.

L'ÉTRANGER (*d'un ton grave et imposant.*)

Je suis la souche paternelle de tous ceux dont les cendres reposent dans ce caveau : l'éternel me condamna à errer sur cette terre de misères, tant que je n'aurais point rassemblé autour de moi, sans exception, tous les rejettons qui me

doiveut leur naissance et leur vigueur. La plus petite tige qui conserverait sa verdeur, devait suffire pour prolonger mon exil. Aussi, dès qu'une feuille de l'arbre tombait, une main invisible me poussait avec une irrésistible puissance; et j'étais obligé d'assister au repas funèbre qui terminait la première cérémonie du deuil. (*à Farnsbourg.*) Tu étais encore au berceau quand on enterra ta mère; et je vis d'un coup-d'œil que ta nombreuse postérité augmenterait pour plusieurs siècles encore mes infortunes et mon esclavage. Je me plaçai tristement à côté de ce corps inanimé: mais je me suis éveillé gaiement aujourd'hui près du cercueil de ton épouse, car j'ai senti, j'ai vu que tu t'efforçais avec zèle à établir mon repos. Plusieurs de mes descendans m'ont environné tout-à-coup, et m'ont demandé une sépulture que ta cruauté leur refusait. Une foule de jeunes

et beaux chevaliers étrangers marchait à leur suite : engagés par des sermens formidables à t'obéir, ils n'avaient trouvé qu'une mort sanglante et prématurée pour prix de leur dévouement à tes volontés : leurs cris aussi t'accusaient et te reprochaient le défaut de sépulture auquel ils étaient condamnés. J'eus pitié de ces infortunés, et je leur promis un asile dans mon caveau. Regarde! regardez tous comme il va se remplir! la miséricorde du Tout-puissant est infinie : elle permet que vous soyez témoins de ce salutaire spectacle. »

Une porte latérale par laquelle les varlets passaient ordinairement, quand ils se rendaient à la prière, s'ouvrit alors avec bruit : plus de cent chevaliers armés de toutes pièces se présentèrent ; leur visière était haussée, et ils portaient les marques distinctives du lion ; des taches de sang souillaient leurs armures, et

chacun d'eux montrait du doigt une large blessure ; leur visage était pâle, leur air menaçant ; ils descendirent dans le caveau en gémissant : le dernier n'avait point disparu encore, qu'on vit paraître deux chevaliers conduisant des femmes à pas lents ; ils faisaient horreur à voir : sans armures, sans casques, couverts de blessures, mutilés, le sang couvrait toutes les parties de leurs corps : quant aux femmes elles présentaient, s'il était possible, un spectacle plus affreux, plus hideux encore ; c'était l'humanité dans toute sa dégradation : quelques misérables lambeaux couvraient à peine des corps sur lesquels la cruauté personnifiée semblait s'être exercée à laisser des traces de son barbare et horrible raffinement. L'inconnu ordonna à ces spectres d'arrêter, et demanda au comte de Farnsbourg s'il les connaissoit ?

FARNSBOURG (*frémissant.*)

Je ne les connais point.

L'ETRANGER.

Et toi, Frobourg?

FROBOURG.

Ah! puissent mes sinistres pressentimens ne jamais se réaliser!

L'ÉTRANGER.

Les presentimens du cœur paternel trompent rarement; ils ne trompent jamais. Ces infortunés sont tes fils, ces femmes mutilées sont leurs épouses: représentez-vous leurs cuisantes douleurs, leurs tourmens! entendez-vous leurs plaintes, les cris de leur désespoir? (*aux spectres.*) Descendez, allez enfin trouver un repos que vous ne devez qu'à moi seul, et que vos pères vous ont refusé.

Les spectres s'abîment dans le caveau, et disparaissent aux yeux des spectateurs confondus, consternés.

L'ÉTRANGER (*à Farnsbourg.*)

Voilà les fruits de ton vœu téméraire, de ton expédition dans la Palestine! La Germanie fertile en héros t'avait confié le sort de ses plus généreux défenseurs: voués par leur état et par tes promesses au salut, à la gloire de la patrie, tu les as exilés sur les côtes sauvages de l'Arabie, et leur sang le plus pur a coulé sous le fer des barbares! Que t'avaient fait d'ailleurs ces peuples inconnus? par quelle injure avaient-ils mérité ta colère? de quel droit osais-tu leur disputer un héritage, le prix de leur valeur? Faible insecte! où prenais-tu l'audace de t'élever contre ton Créateur, pour tenter de lui enlever la verge salutaire qui châtiait les chrétiens de l'Orient? jamais les barbares n'eussent conquis Jérusalem, ni souillé le sanctuaire, si la conduite criminelle des chrétiens n'avait mérité cette punition. C'est toujours le même Dieu

qui, dans tous les tems, livra aux infidèles le peuple rebelle à ses commandemens. Est-ce par les armes ou par la pénitence qu'on pouvait alors désarmer sa juste colère? hâte-toi donc d'expier le mal que tu as fait ; contracte l'engagement solennel et sacré de ne plus envoyer les chevaliers de ton union porter la guerre dans les contrées sauvages de la Palestine! le promets-tu ?

FARNSBOURG (*tombant à genoux.*)

Je le promets.

L'ETRANGER.

Jure-le au pied de ce caveau, sur les mânes de tes ancêtres! témoins de tes vœux, qu'ils deviennent les juges de l'audacieux qui oserait se parjurer!

FARNSBOURG.

Je le jure!

PLUSIEURS VOIX DU FOND DU CAVEAU.

Nous l'entendons! malheur au parjure!

L'ÉTRANGER (*à Frobourg.*)

Tu as une question à me faire: parle, j'y répondrai.

FROBOURG.

Esprit vengeur! par quelle faute mes malheureux enfans, et ces femmes innocentes ont-ils pu mériter ce cruel et honteux supplice?

L'ETRANGER.

Ne donne point ce nom à une juste vengeance. Les téméraires ont enlevé à leur bienfaiteur, au puissant Coradin, sa femme bien aimée. Ils ont eu le bonheur de la traîner jusqu'à Sidon; mais son bras, ce bras conduit par le Tout-puissant, contre le chrétien rebelle et corrompu, sut les y atteindre. Furieux de leur trahison, il les livra aux tourmens

d'une mort cruelle. Ils ont terminé une carrière pleine d'espérance, loin d'une patrie qui avait le droit d'en attendre de longs services. A qui faut-il s'en prendre? répondez vous-mêmes, et si vous vous sentez coupables, allez expier vos fautes..... quant à moi, ma mission actuelle est finie.

Il s'enfonça alors dans le caveau : les lumières s'éteignirent insensiblement, et les assistans sortirent en chancelant de ce lieu funèbre. Un sombre et profond silence régnait parmi eux : il les accompagna jusque dans leurs appartemens, où la douleur et l'horreur involontaire qui agitaient tous leurs sens, leur fit passer la plus cruelle des nuits. Dès que le jour parut, le vieux comte de Farnsbourg manda près de son lit tous les chevaliers du lion. Sa pâleur, sa voix tremblante leur annonçaient une sinistre nouvelle, et ils ne tardèrent point à

l'apprendre. Les pertes qu'ils venaient d'essuyer dans la personne de leurs plus braves guerriers, les engagèrent à prêter sans balancer le serment de ne plus prendre aucune part aux expéditions dirigées contre la Palestine. « Je n'ai plus qu'une prière à vous faire maintenant, ajouta le chef : j'ai pris, sans votre participation avec le capitaine de l'union noire, des engagemens que les événemens qui viennent de se passer ne nous permettent plus de remplir : hâtez-vous donc d'envoyer au monastère de St.-Benoît où il doit se trouver, et avertissez-le d'un changement de résolution qu'il n'a pas dépendu de nous de prévenir. Je vous le répète, hâtez-vous de terminer cette affaire; car je crains bien que mes momens ne soient comptés. » On obéit, et deux jours après le chef de l'union noire parut dans ce château désolé. Il écouta avec attention le récit que Farnsbourg

lui fit du tragique événement; mais il se permit d'élever plusieurs doutes contre sa possibilité : on en appela pour le convaincre aux témoins nombreux qui avaient assisté à la lugubre scène.

LE CAPITAINE.

Je ne doute point de la bonne foi des spectateurs; mais qui me répond de celle des acteurs? Etes-vous sûrs de n'avoir point été les dupes de quelque insigne et adroite fourberie? Croyez-vous que sans une conviction pleine et entière, je puisse renoncer aux avantages que vos engagemens avec moi me font entrevoir pour la gloire de la patrie, et pour celle de l'église?

FARNSBOURG.

Mais à quelles preuves te rendras-tu, si nos témoignages unanimes n'ont point de valeur à tes yeux?

LE CAPITAINE.

Vos yeux ! ils ont été fascinés.... il me faut des juges froids et désintéressés.

FARNSBOURG.

Où les trouver?

LE CAPITAINE.

Si votre bonté le permet, j'en remplirai moi-même les fonctions. Je suis initié dans plus d'un mystère : je ne vous dissimulerai pas que notre ordre a souvent été dans le cas de produire des événemens bien plus merveilleux que ceux dont vous m'avez parlé, et cependant tout s'y passait fort naturellement : on peut facilement surprendre un esprit prévenu ou non préparé, et le premier succès, dans ce genre, en assure mille pour la suite. Je ne suis pas éloigné de croire que les ennemis secrets de notre union ont ourdi tous les fils de cette trame.

FARNSBOURG.

Tu combats des faits par de simples conjectures.

LE CAPITAINE.

Non : ce que je vais demander équivaut à une certitude. Permets qu'accompagné de tes chevaliers je puisse examiner l'état de ce caveau mystérieux : s'ils y trouvent, s'ils y reconnaissent un seul de ces compagnons d'armes, massacrés dans la Palestine pour le salut des chrétiens je suis prêt à me rendre, à me soumettre à la volonté du ciel, et à vous dégager de vos engagemens envers moi.

FARNSBOURG.

Je ne puis permettre qu'on viole l'asile des morts.

LE CAPITAINE.

Je ne puis vous céder sans conviction.

FARNSBOURG.

Ces apparitions formidables n'étaient peut-être que des ombres envoyées pour nous donner un avis salutaire, c'étaient les ombres de nos infortunés amis dont les corps déshonorés restent sans sépulture dans les champs de la Palestine.

LE CAPITAINE.

S'il en était ainsi, vous seriez plus que jamais obligés de procéder à de nouvelles recherches, de ne rien négliger pour trouver ces corps, puisque leur apparition vous prouve que leur repos dépend de leur sépulture.

UN CHEVALIER DU LION.

Noble capitaine du lion! ce que l'on vous demande ne peut offenser l'esprit; il me semble même qu'il doit lui importer que la vérité de sa mission soit mise hors de doute. Permettez donc que nous examinions en commun un

fait qui intéresse la sûreté et la gloire de tout l'ordre.

LOUIS.

Moi-même j'ai tout vu, tout entendu; mes sens ont convaincu mon jugement de manière à ne laisser aucun doute; mais le discours de notre allié est propre, je l'avoue, à donner des soupçons qu'il est de notre devoir de dissiper.

FARNSBOURG.

Vous l'emportez, j'y consens! que ne donnerais-je point pour mes forces me permissent de vous suivre!

On se hâta de se rendre à la chapelle pour approfondir ce mystère.

Fin du Tome quatrième.



